This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

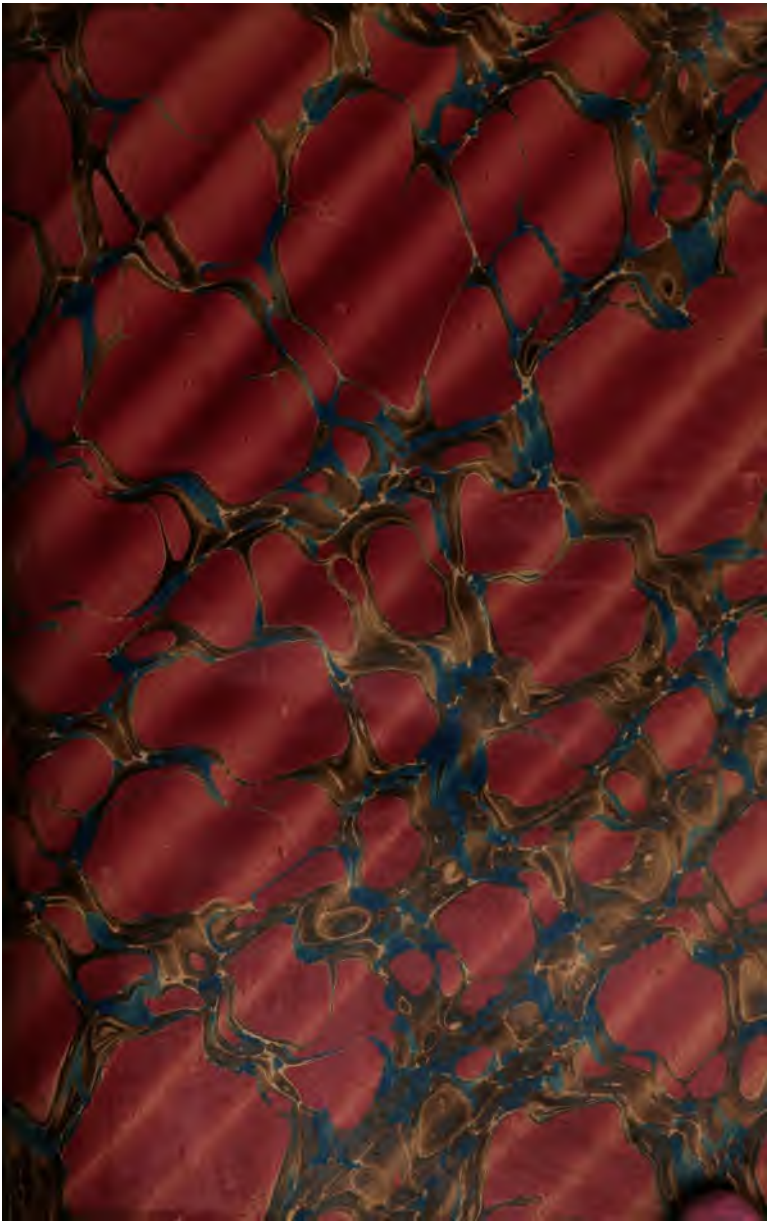
75

Harvard College
Library

THE GIFT OF

JOHN SIMPSON PENMAN

OF CAMBRIDGE



50K

CORRESPONDANCE

DE

LA REINE

AVEC D'ILLUSTRES PERSONNAGES.

1790.

Fr 1312.49.75

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
REV. JOHN S. PENMAN
Mar. 12, 1937

PRÉFACE.

LA perſonne qui a recueilli ces Lettres & qui les publie, a commencé par être miſe dans la confidence des intrigues qu'on va lire; elle a fini enſuite par être la victime du pouvoir abſolu dont elle avoit favoriſé les vices. Telle eſt preſque toujours la deſtinée des agens ſecrets des Princes : on court de gros riſques en ne les ſervant pas; on en court de bien plus grands encore après les avoir ſervi. Auſſi l'état le plus critique dans la vie,

eſt-il celui d'un homme obligé de vivre à la Cour. C'eſt le ſéjour d'un orage continuel; la foudre y gronde ſur toutes les têtes; & la prudence même la plus conſommée, n'y a pas de paratonnerre.

On demandera peut-être comment tant de Lettres diverſes ont pu ſe trouver dans un même portefeuille. Le public doit être aſſez ſatisfait de les voir recueillies, ſans porter ſa curioſité plus loin; qu'il lui ſuffiſe de ſavoir qu'elles ne ſont pas le fruit de l'imagination, & que pluſieurs originaux ſont encore dans les mains de l'Éditeur.

Ces Lettres pourront ſervir de ſupplément au Mémoire de Madame *de la Motte*, cette femme auſſi célèbre qu'intriguante, & auſſi innocente que malheureuſe. Sa juſtification eut pu être plus éclatante; mais on oublie quelquefois au ſein des intrigues, les malheurs qui en ſont ſouvent les ſuites; on vit dans la ſécurité, & l'on égare, l'on déchire ou l'on brûle des pièces faites pour jetter un jour lumineux ſur l'innocence des confidents des grands.

La Ducheſſe de Polignac.

LETTRE

De la REINE *à Madame de* POLIGNAC.

CE que nous craignions n'eſt que trop vrai, & j'en ſuis outrée. *L'homme rouge* (*) ignore ſans doute ce que peut une femme outragée, quand elle eſt puiſſante; elle a le droit de tout frapper & de tout nier. Oui, ma chère, cet être qui ne ſait ni jouir, ni ſe taire, ce qui eſt le plus triſte état de l'homme, a fait les ducs de Lauzun & de Luxembourg, ſes confidents. Ceux-ci ſe ſont amuſés aux dépens

(*) Le Cardinal de Rohan.

de l'indiſcret; & vous vous imaginez bien que les coups qu'on lui a porté m'ont un peu effleurée : ce ſera trois victimes au lieu d'une.

Ce que vous ſavez n'eſt pas encore obtenu, mais patience. Nous formons dans une heure cent projets & vingt parties de plaiſir; il nous faut des mois entiers pour exécuter les uns, & des ſemaines pour préparer les autres. On a beaucoup juré (le Roi) hier au ſoir; mais du nectar & quelques careſſes ont remis le calme; on a tout promis; le vieux Comte (*) dans ſon inſouciance, ſourioit & ne contrarioit pas : c'eſt le ſeul rôle que j'aime à lui voir jouer. *Adieu.*

(*) M. de Maurepas.

LETTRE

De l'abbé de VERMONT, *à l'Archevêque de Toulouſe.* (M. de Brienne.)

JE ne perds rien de vue, Monſeigneur; la reconnoiſſance que je vous dois m'anime dans la carrière, & ma ſcience dans les intrigues préſentes, eſt le préſage que je remplirai ma courſe avec ſuccès. Le cœur de la Reine m'eſt parfaitement connu; je ſais tous ſes penchans; je la ſuis dans tous ſes goûts, & je saurai profiter de toutes ſes foibleſſes. Flatter les grands dans leurs défauts, & ne leur donner des avis que pour mieux

favoriſer leurs vices, c'eſt la route à la faveur, & l'acheminement à une confiance ſans bornes. La Reine eſt une de ces femmes à paſſions fortes, & conſéquemment ſuſceptibles de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Née avec un attrait irréſiſtible au plaiſir; trop fière pour n'être pas au-deſſus de tout, ſes déſirs ſont ſes lois; il faut la corrompre pour l'enchaîner; vindicative à l'excès, il faut redouter ſon reſſentiment; bonne par amour-propre, plutôt que par caractère, elle accorde par orgueil, & punit par caprice. Elle n'a rien du climat d'Allemagne; c'eſt un compoſé ſingulier de ce qui immortaliſa Médicis & Meſſaline; ſon trône eſt inébranlable; la crédulité du Roi en eſt la baſe.

A ce tableau offert aux regards de la reconnoiſſance & de la diſcrétion, vous devez juger, Monſeigneur, que le règne des favoris doit être fort court, & la

chute dangereuſe. Auſſi parle-t-on du renvoi de Madame de Guémenée ; la diſgrâce de la niéce refroidira ſans doute l'intérêt qu'on porte à l'oncle ; & je ne doute point que le Cardinal de Rohan n'abandonne le hardi projet de devenir premier miniſtre.

J'aurai ſoin de vous inſtruire de tout ce qui ſe paſſera ; & les occaſions de vous citer à la Reine ne ſe préſenteront point en vain.

BILLET

Du Baron de PLANTA (*) *au Cardinal de* ROHAN.

JE me ſuis acquitté de la commiſſion de M. le Cardinal; ſes déſirs ne ſeront remplis qu'après demain au ſoir. Tout ſera dans l'ordre le plus convenable; ce ſeront les Grâces qui folâtreront avec Anacréon.

(*) Ce Baron a toujours été pour ſon Eminence, ce que Bonneau étoit pour Charles VII.

LETTRE

Du Cardinal de ROHAN *au Comte de* CAGLIOSTRO.

Vous êtes bien plus heureux que moi, mon cher Comte; vous mépriſez trop la faveur pour craindre ſes diſgrâces; & vous connoiſſez trop ſon inconſtance, pour vous fier jamais à ſes careſſes. Je ſuis depuis deux jours dans une inquiétude cruelle; la Reine ne me paroît plus la même, & Madame de la Motte me ſemble un peu refroidie. Le ton ſérieux & impoſant de la majeſté qu'on prend avec moi, me jette dans les plus vives alarmes; je n'ai plus que des idées triſtes, & de noirs preſſentiments; je crains qu'un projet ſi bien conçu, ſi près de ſon exé-

cution, ne ſoit ſur le point de s'évanouir. O vous, à qui la ſcience a ouvert toutes ſes routes, & la nature tous ſes ſecrets, (*) venez me dire ſi le bonheur eſt ſur le bord d'un abîme, & ſi le pilote qui contemple le port, doit échouer, quand il a déjà un pied ſur le rivage. Affermiſſez-moi, ô mon cher Comte! une ſaine philoſophie vous arma toujours contre les revers attachés aux deſtins des hommes; inſpirez à mon ame abattue toute la force dont la vôtre eſt ſuſceptible; nouriſſez de vos conſeils un cœur découragé par les circonſtances. Vous ſavez quel eſt l'uſage que je devois faire de la faveur; ſes premiers regards ne devoient-ils pas ſe fixer ſur vous.

(*) On ne répétera point ici cette multiplicité de circonſtances où le Cardinal a ſi bien montré ſon foible pour un être auſſi original que Caglioſtro. On remarquera ſeulement ce qu'on a pu dans des tems d'ignorance ſur des femmelettes ou des eſprits débiles, puiſque dans un ſiècle de lumières, il ſe trouve un homme inſtruit, un membre de l'Académie françoiſe adopter les chimères d'un impoſteur vagabond.

LETTRE

Du Comte de CAGLIOSTRO *au Cardinal de* ROHAN.

JE vous plains bien ſincèrement, M. le Cardinal, & je déſire que vous ceſſiez d'être un peu moins courtiſan, pour devenir un peu plus homme. Vous vous perdez dans les eſpaces de l'ambition ; & perſonne n'eſt mieux fait que vous, pour connoître & ſuivre le ſentier du bonheur. Ce qui m'a toujours beaucoup étonné dans le monde, c'eſt cette manie de ſes partiſans à déſirer, lorſqu'ils ont à jouir, & à ſolliciter des riens, lorſqu'ils ont des poſſeſſions réelles. Vous ambitionnez

un titre, en avez-vous beſoin ? Vous cherchez à être premier Miniſtre à la Cour, & vous ſeriez un Dieu, ſi vous vouliez, dans votre évêché. Ah! que Céſar penſoit juſte, lorſqu'il diſoit qu'il aimoit mieux être le premier dans un village, que le ſecond dans Rome. Il ſavoit que l'indépendance fait la félicité, & que cette indépendance ne ſe trouve jamais aux pieds du trône, ni dans le ſein des intrigues. Vous ne me paroiſſez, dans tous vos brillants projets, qu'un eſclave abuſé qui, pour s'endormir ſur ſa ſervitude, ne cherche qu'à dorer la chaîne qui le lie. D'ailleurs, M. le Cardinal, & que ceci ſoit de vous à moi, connoiſſez-vous bien la lice où vous voulez entrer, & la carrière que vous déſirez fournir ? Avez-vous peſé les avantages de la place où vous aſpirez ? Sont-ils en raiſon de ſes inconvenients ? A dieu ne plaiſe, M. le Cardinal, que je ſois prophète ; mais je crains

que votre plan d'élévation ne ſoit un acheminement à une chute bien profonde. Vous êtes entouré de rivaux, & conſéquemment d'ennemis; la Reine, ne vous abuſez pas ſur ſon compte, n'aura les yeux fixés ſur vous que le temps du caprice; le charme détruit, on aura d'autant plus de motifs à vous éloigner, qu'on aura une eſpèce de honte à vous voir. Il n'y a point d'êtres que les femmes traitent auſſi cruellement que ceux qui ont été, & qui ne ſont plus les témoins de leurs foibleſſes. La Reine d'ailleurs a, dit-on, une paſſion plus forte que celle qu'on a pour les hommes; toutes les aſpirantes à la faveur, feront autant d'obſtacles à ſurmonter; & vous finirez par être la victime d'un ſexe toujours plus adroit que nous. Je vais plus loin : redoutez une Reine qui s'écarte du devoir; elle oſe tout, elle pourra tout. On lui connoît un caractère inégal, ſans principes comme ſans vertus; elle vous

fera briller un jour, & ſon plaiſir le lendemain ſera de vous écraſer. Croyez là-deſſus un homme aſſez ſage pour y bien voir, & un ami aſſez franc pour ne pas vous cacher la vérité.

LETTRE

De la REINE *à l'abbé de* VERMONT.

Vous irez ſur les cinq heures chez le jeune *Comte* (*), vous lui direz qu'on l'attendra chez la *favorite* (**) juſqu'à ſept; que de-là on ſe rendra *incognito* au *palais d'Armide*, & que l'on eſpère que Renaud n'y aura jamais été plus tendre. Vous irez enſuite chez le *Manchot* (M. de Ségur), & lui demanderez de ma part, l'expédition du congé dont je lui ai parlé. Que ſon premier ouvrier (M. de S. Paul) n'y apporte aucun retard; je n'aime ni les réflexions ni les négligences.

(*) M. d'Artois.

(**) Mde. Jules.

LETTRE

De M. de CALONNE *à Mde. Jules* DE POLIGNAC.

J'AI fait payer ce matin le *bon* ſigné du Roi; je me féliciterois, ſi mon empreſſement à remplir les déſirs de la Reine, pouvoit lui être une preuve de mon dévoûment. Je ſens parfaitement comme elle tout le ridicule de cette aſſemblée, à laquelle j'ai donné lieu; (*) mais les eſprits fermentoient, & il fal-

(*) L'Aſſemblée des Notables, ces grands acteurs d'une ſi petite ſcène, car qu'ont-ils fait? Les choſes naiſſent quelquefois des mots. Notables en *anglois* ſignifie gens bons à rien.

loit un égide reſpectable pour parer à tous les traits. Ils ne feront rien ſans nous, & nous ferons tout ſans eux. Ce ſont de grands reſſorts dont nous nous ſervirons pour faire jouer la grande machine. Que ſa Majeſté ne tremble donc point à l'aſpect de cet épouvantail formidable; il faudra moins de temps pour le détruire, qu'il n'en a fallu pour l'établir. Il faut faciner les yeux du françois; & quand on ſait bien lui offrir l'illuſion, il croit tenir la réalité, & eſt content.

LETTRE

De la REINE à M. de CALONNE.

FAITES tout votre poſſible, mettez tout en œuvre pour que l'emprunt ait lieu. Ayez le talent d'un bon peintre, variez vos couleurs, & embelliſſez même la laideur du tableau. La France a des reſſources, & la gêner pour un moment, n'eſt pas la perdre pour toujours. L'état eſt trop craintif, quand il s'agit d'augmenter les impôts; c'eſt exciter à la mutinerie, plutôt que de porter à la ſubordination. Commandons avec fermeté, & l'on obéira ſans murmure. J'attends tout de vos ſoins; eſpérez tout de mes bontés.

LETTRE

De l'abbé de VERMONT *à M. de* BRIENNE.

AVEC moins de connoiſſances & moins de génie que vous, Monſeigneur, j'ai peut-être ſur la Cour une idée plus juſte que celle que vous pouvez en avoir vous-même. Les rôles qu'on y joue me ſont plus naturels ; les particularités me ſont plus connues ; eſprit profond, vous voyez tout en grand ; moi plus ſouple, & plus à portée, j'entrevois les petits détails ; & à la Cour, les riens mènent au tout. La faveur dans ce pays roule uniquement aujourd'hui ſur ſes deux pivots : les caprices multipliés de la Reine,

& ſon empire preſque inconcevable ſur le Roi. Plus orgueilleuſe que ſenſible, plus voluptueuſe que tendre, elle veut goûter tous les plaiſirs, & diſpoſer de toutes les grâces. Rien ne ſe fait que par elle ou pour elle. Il eſt ſans-doute dangereux de ſe livrer entièrement à ce ſingulier caractère ; & une confiance aveugle pourroit entraîner bien des déſagréments. Mais, comme la Reine a des déſirs ſans ceſſe renaiſſants, & qu'elle ne peut les ſatisfaire, qu'en ſe confiant la première, vu les entraves de l'étiquette, on eſt plus tranquille ; on craint moins ; ſes foibleſſes raſſurent ſes favoris ; ils ſont preſque ſûrs que ſa faveur ſera ſtable ; il ne s'agit que de lui perſuader qu'on eſt toujours utile à ſes projets & à ſes plaiſirs. Voilà pourquoi le Maréchal de Ségur a tenu pendant quelques années le porte-feuille de la guerre ; c'eſt qu'eſclave continuel des volontés

de la Reine, il ne nommoit aux emplois que ſelon les caprices de ſa Majeſté. Voilà pourquoi l'Évêque d'Autun a depuis ſi long-temps la feuille des bénéfices, c'eſt que la main de la Reine l'a toujours remplie. Voilà enfin pourquoi Mde. Jules eſt continuellement la favorite, c'eſt que cette Ducheſſe de nouvelle datte a parfaitement connu le foible de ſa maîtreſſe; qu'elle s'eſt pliée à ſes penchants bizarres, & que pour poſſéder ſon cœur, elle a participé à ſes vices.

Auſſi, Monſeigneur, ſi vous parvenez jamais au miniſtère, vous ne vous y ſoutiendrez qu'à force d'adreſſe, de fineſſe, tranchons le mot, qu'à force de baſſes complaiſances. La vertu rarement eſt ſur le trône; & ce ſont toujours les vices qui occupent les degrés. La Reine eſt très portée en votre faveur, & je ne doute point que vous ne ſoyez le premier choiſi pour être mis à la tête des affaires. Le

Prince de Condé a déſiré être premier Miniſtre; on a craint la loyauté attachée jadis à ce nom. Le Prince Lambeſc a fait auſſi quelques efforts; on a pâli à l'aſpect des vertus de Mde. de Brionne, & le fils a été renvoyé à ſes écuries.

LETTRE

De la REINE *à Mde. de* POLIGNAC.

LE Jeune Comte (*) veut abſolument que nous allions demain à baguatelle; il faudra le contenter, qu'en penſez-vous? Ce n'eſt pas tout à fait l'homme qu'il nous faut; il eſt ou trop léger, ou trop retenu; avec nous, les excès ſont toujours condamnables. Avez-vous ouï parler du petit écuyer? (**)

(*) Le Comte d'Artois.

(**) Nous ignorons quel peut être ce petit écuyer; eſt-ce un nom fictif pour exprimer un être réel? nous n'en ſavons rien. Eſt-ce le Duc de Coigni dont la chronique a tant parlé? nous n'oſerions l'aſſurer. C'eſt à Mde. de Polignac, l'honnête matrône de la Cour, à nous donner la liſte des mignons du règne d'Antoinette.

Dites-moi tout ce que vous en aurez appris; je ſuis un peu capricieuſe, je m'intéreſſe encore à lui. Ne me diſiez-vous pas l'autre jour qu'en fait de bonheur, il falloit goûter tous les plaiſirs pour être heureuſe? Ce ſyſtême me plaît & je veux m'y tenir. Notre projet a réuſſi; l'Archevêque eſt Miniſtre; qu'il apprenne cette nouvelle par vous, ce ſera un motif de plus à la reconnoiſſance. J'ai vu hier le Duc bourgeonné (*); il fut froid & fade, je ne le connois guère qu'à ces traits.

(*) Le Duc d'Orléans.

LETTRE

A M. le Cardinal de ROHAN (*).

C'EST ici, Monſieur le Cardinal, une mutation continuelle; la chute des uns eſt une élévation pour les autres. L'Archévêque de Toulouſe vient d'être nommé Miniſtre; & avec la ſoupleſſe dont vous le ſavez ſuſceptible, il eſt à préſumer qu'il tiendra long-temps le dé. Cette nomination ſort du cabinet de

(*) Nous ne connoiſſons pas l'auteur de cette Lettre; elle nous eſt tombée ſous la main ſans être ſignée; il eſt cependant à préſumer qu'elle eſt de l'Aumonier des Tuileries qui correſpondoit avec le Cardinal.

la Reine, & ce ſera ſans doute un nouveau Wampire pour l'État. Avec du génie, que perſonne ne lui refuſe, il fera peut-être de grandes ſotiſes, ce que tout le monde craint. On dit ici, car il faut que le françois rie toujours, & qu'il mêle quelques plaiſanteries à ſes malheurs, on dit que les affaires n'en iront pas mieux, quoique le Miniſtre ſoit au régime.

On jetta, il y a deux jours, dans la chambre du Roi un diſtique de la dernière force; heureuſement le Baron de Champloſt, premier valet de chambre, ſut le ſouſtraire aux yeux de ſa Majeſté (*).

(*) Nous ſommes fâchés de n'avoir pas ici ce diſtique; mais en voici un autre qui dédommagera le lecteur.

Louis, ſi tu veux voir
Bâtard, cocu, putain,
Regarde ton miroir,
La Reine & le Dauphin.

Les

Les libelles aujourd'hui courrent en France, comme les vaudevilles y couroient autrefois.

Votre disgrâce, Monseigneur, affecte toujours ici les ames sensibles ; & vos amis ne cessent de soupirer après la fin de votre exil. Comme une histoire succède à l'autre, & que cette autre est remplacée par une troisième, & ainsi successivement, on parle rarement aujourd'hui de la vôtre. Ceux qui ont eu l'honneur de vous approcher, & de mériter quelquefois votre confiance, gémissent que votre justification n'ait été qu'équivoque. Le respect pour la personne sacrée du Roi, la crainte de perdre une cause, quoique bonne, l'espérance encore peut être d'intéresser une Reine inconstante, tout cela vous a retenu dans des bornes trop étroites ; & l'histoire du Collier sera pour la postérité une énigme dont le véritable

mot ne ſera peut-être pas connu. (*) A la place de votre Eminence, & à l'aſpect de la manière vigoureuſe dont on commençoit à traiter l'innocence accuſée, bien des gens euſſent eu des procédés bien différents. Dans l'hypothèſe du ſeul ſoupçon, vous ne pouviez être que victime, & votre ſort actuel eſt la preuve de ce raiſonnement. En jettant un jour lumineux ſur la choſe, le châtiment n'eut été guère plus cruel; & aux yeux de la France, vous euſſiez été plus à plaindre. On vous menaçoit, dira-t-on; c'eſt fort bien, ſi vous euſſiez été libre; mais enchaîné par le pouvoir abſolu, mais condamné par l'opinion, que vous reſtoit-il à craindre? En menaçant à votre tour, vous euſſiez peut-être prévenu l'orage & arrêté la foudre.

(*) Le dernier Mémoire de Mde. de la Motte ne laiſſe plus de doute ſur cette affaire, & il n'y a que ceux qui ne veulent pas lire qui n'y voyent pas.

Vous aurez de la peine, Monſeigneur, à reparoître jamais à la Cour ; votre coup eſt manqué, & par une ſuite naturelle du caractère des femmes, la Reine ſera toujours une pierre d'achoppement à vos projets. Il faut donc faire tête au malheur qui vous opprime, & mépriſer la faveur qui vous a fui. La vie privée d'un philoſophe eſt plus calme que l'exiſtence bruyante d'un grand ſeigneur : il vous reſte encore des amis : eſt-il des malheurs qui ne s'adouciſſent avec l'amitié !

LETTRE

De la Ducheſſe de POLIGNAC, *à M. le Comte de* VAUDREUIL.

IL s'eſt paſſé hier au ſoir entre la Reine & moi une ſcène aſſez déſagréable, au ſujet d'un mot lâché par Mde. de Polaſtron ; vive & boudeuſe, comme vous la connoiſſez, j'aurois pu craindre ſa diſgrâce, ſi je ne ſavois plier ſon caractère, en me pliant moi-même à ſes goûts. Ne vous l'ai-je pas toujours dit, que le talent de reſter auprès d'elle, n'étoit que l'art d'arracher le ſecret de ſon cœur, & d'en être la dépoſitaire. Je ne ſuis pas aujourd'hui à m'appercevoir que la Reine me craint plus qu'elle ne m'aime ; mais elle

a beſoin de moi pour ſes plaiſirs, & en m'accordant ſa confiance, je lui fais grâce du motif. Le principal (*) a pris ſingulièrement avec elle ; & ſi avec l'eſprit qu'il a, il joignoit encore de la tournure & de la vigueur, je ne doute point qu'il ne devint tout à la fois le confident, l'amant & le miniſtre. Il vient d'obtenir l'archevêché de Sens, & le tendre & doucereux Fontanges le remplace à Toulouſe. On ne ceſſe de parler de la convocation des États-généraux, & il eſt à préſumer qu'elle aura lieu. Il ne s'en eſt fallu de rien mardi dernier que le Roi, au ſortir de chez la Reine, n'envoyât promener ſon Parlement, chaque membre accompagné d'une lettre d'éxil. Tout ſemble préſager une révolution ; mais, comme vous l'avez dit ſouvent, c'eſt à ceux qui

(*) M. de Brienne principal Miniſtre.

tiennent les cartes, à bien jouer en attendant.

Soyez un peu moins pareſſeux dorénavant, vous m'entendez. Adieu, vous ſavez ce que je vous ſuis.

LETTRE

De M. de LAMOIGNON, à M. de BRIENNE.

Nous fimes fort bien dans le dernier Conſeil d'engager le Roi à convoquer ſa nation, il eut été dangereux pour nous d'agir autrement ; il eſt des circonſtances où l'eſprit doit ſe combattre lui-même, & où le cœur peut feindre ce qu'il ne ſent pas. Mais quand, guidés par les mêmes principes, nous calculerons enſemble les réſultats d'une Aſſemblée nationale, nous penſerons ſans doute différemment que nous n'avons parlé. En fait de légiſlation nouvelle, il n'y a guère d'avantage que pour les ſiècles à venir : les peu-

ples qui ſubiſſent la réforme y perdent toujours. Nos Parlements qui ſollicitent les États-généraux, n'y voyent pas la fin de leur règne : le Roi qui les convoquera ne ſe doute pas qu'il remet en leurs mains ſon pouvoir ; & il ignore cette grande vérité politique, la baſe de la puiſſance abſolue, que plus cette puiſſance ſe partage ſur d'individus, plus elle diminue ſur celui dont elle émane. Le corps miniſtériel, cette maſſe inébranlable, qui ſervoit de pivot à la machine du gouvernement, va être renverſée par cette convocation ; & ces hommes, les conſeillers de leur maître, & les moteurs de tout, vont être ſubordonnés à une rédition de compte, qui rendra les ſécrétariats de l'état plus ennuyeux qu'agréables, & plus à charge qu'avantageux. Nous ne ſaurions trop nous arrêter ſur ces objets, ni trop prendre de moyens pour prévenir le coup, s'il eſt poſſible, ou pour l'éloigner, ſi les

choſes ſont trop avancées, pour qu'on puiſſe les reculer. C'eſt donc à nous à donner à la convocation, une forme convenable à nos vues, & à faire en ſorte que dans le nombre des convoqués, le parti royaliſte ſoit prédominant au parti national.

S'il étoit un moyen pour s'oppoſer à une aſſemblée des États, il ſeroit toujours à propos de débuter par éblouir le public, en faſcinant ſes yeux par quelques grandes vues, ou quelques réformes éclatantes. C'eſt la conduite de la Reine, ce ſont ſes dépenſes exceſſives, c'eſt la publicité de ſes intrigues qui excitent par tout le cri de la plainte, & le déſir d'une régénération. Il ſera toujours difficile de tranquilliſer la France, tant que les abus ſubſiſteront & ſeront connus : il ſeroit dangereux pour nous d'avouer que nous les connoiſſons, & de travailler à les détruire.

Nous ſommes entre deux feux ; ayons

assez de talent pour les entretenir & ne nous brûler à aucun. J'avoue que la position est critique ; mais le peuple s'appaise aussi facilement qu'il s'irrite ; & en accordant tout à la Reine, nous pouvons exiger d'elle une réforme apparente ; ôtons le grand ressort de la roue, sans ôter absolument le mouvement ; une personne disgraciée à la Cour, (*) a souvent fait croire que l'ordre alloit prendre la place du désordre ; & la nation trompée par l'espérance du bonheur, est en effet la plus honteuse. Nos intérêts sont les mêmes ; notre cause est commune ; & se feroit peut-être nous perdre tous les deux, que de nous séparer.

(*) C'est de la Ducheſſe Jules dont on parle sans doute dans cette Lettre. Ce qui nous le fait présumer, c'est que M. de Brienne, M. de Lamoignon & Mde. de Polignac, ont été amis, confidents, rivaux & ennemis. Tel est le mot des Cours ; on se flatte, on s'embrasse, on cabale, & l'on se déchire.

BILLET

De la REINE *à l'abbé de* VERMONT.

L'ABBÉ de Vermont ſe rendra ſur le champ chez le Sécrétaire de Paris (*), & lui demandera ſi l'ordre eſt expédié. En cas qu'il ne le fût pas, il me citera pour en preſſer l'expédition. De là il ſe rendra à l'abbaye, pour donner à M. d'Autun le Mémoire ci-joint & apoſtillé. Si par hazard le Duc (**) s'offroit à lui, il le battra à froid, répondra par équivoque, & cela pour cauſe. Demain il ſe trouvera au lever ordinaire.

(*) M. de Bréteuil.
(**) M. de Coigni.

LETTRE

De M. de CROSNE *à M. de* BRIENNE.

TOUT eſt tranquille dans ce moment ; l'auteur des couplets eſt connu, arrêté & conduit à la baſtille. Son procès-verbal, chez le Commiſſaire, a été ſouſtrait, parce qu'il pouvoit compromettre. On a trouvé ſur lui une fable qu'il deſtinoit ſans doute à l'impreſſion, & que je joins à ma Lettre. Vous concluez peut-être comme moi, que c'étoit une de ces têtes effervescentes payées par une cabale, & enhardies par l'impunité. Malheureuſement cette eſpèce d'eſprits éphémères ne pullule que trop

dans la Capitale, & leur multiplicité les raſſure. Vous pouvez cependant, Monſeigneur, compter ſur tout mon zèle, comme ſur le profond reſpect avec lequel je ſuis, &c. &c.

LETTRE

De M. de BUSANÇOIS à un de ſes amis.

M. de Sarcefield doit avoir rendu compte à la Cour d'une ſcène finguliére du Prince de Vaudemont. Cet original, plus fait pour être muletier, que pour être à la tête d'un régiment, vient d'aſſomer à coups de canne un pauvre boulanger de cette ville, infirme & impotant, dont tout le crime a été de donner ſon pain à crédit aux brigadiers des Dragons de Lorraine. L'affaire a été d'abord miſe au criminel ; mais quelques rouleaux l'ont miſe enſuite à l'amiable. Le Prince Lambeſc & le Prince de Vaudemont ſont dé-

testés ; il n'y a que leur nom, la faveur & la parenté de la Reine qui les soutiennent. Ils n'ont, ni assez d'esprit pour être d'aimables roués, ni assez de probité pour être d'honnêtes gens. Ils sont craints, on les fuit, & on les hue ; voilà leur sort.

LETTRE

De M. de CALONNE *à l'abbé de* CALONNE.

LES troubles qui règnent à la Cour ne me ſurprennent point ; la réputation éclatante de *M. Necker* ne m'en impoſe point ; mais il échouera comme tous les autres ; les reſſources ſont trop épuiſées, les beſoins trop multipliés, & les demandes de la Reine trop réitérées, pour qu'un homme, à la tête des finances de la France, puiſſe faire face à tout. Un Miniſtre dans cette partie ſe trouvera toujours dans la cruelle alternative, ou de voir l'impoſſibilité de faire le bien, & de ſauter s'il vouloit l'entreprendre, ou d'augmenter le déficit,

déficit, s'il désire être toujours à la tête de cette grande partie de l'administration. Il n'y a absolument qu'une banqueroute qui puisse mettre l'État au niveau de ses affaires; & il ne s'agit pas de discuter si ce parti est noble ou légitime, il suffit d'être persuadé qu'il est nécessité. Je regarde la France comme un corps gangrené dans presque toutes ses parties; on craint d'opérer, parce qu'il y a trop d'amputations à faire; le mal augmente, & le corps périt, lorsqu'on agite sa guérison. Sois sûr, mon ami, que ce sera là le résultat des États-généraux; la puissance royale d'abord y perdra; les Ministres y seront soupçonnés & point écoutés; & Messieurs les députés des différentes provinces, commenceront par frémir à l'aspect du gouffre qui va s'offrir à leurs yeux; ils disputeront, analiseront, projetteront, & ils finiront par désespérer du salut de la France; ainsi l'État, sans éprouver un

heureux changement, n'aura été que bouleverſé.

D'ailleurs le ſiècle où nous vivons eſt trop éclairé, pour qu'une Aſſemblée nationale produiſe de grands effets. Il y aura toujours plus de brillants projets que de bonnes vues; & il eſt à craindre que les députés, élus par la cabale, appelés à cauſe de leur puiſſance, ou choiſis à cauſe de leur ſavoir, n'apportent plus d'ambition que de patriotiſme, & n'ayent plus d'eſprit que de probité.

Quant à moi, je ſuis fort aiſe de juger le combat de loin : ceux qui m'ont ſoupçonné le déſir de retourner en France, ne me connoiſſent point encore; ceux qui croyent que je travaille décidément à obtenir mon rappel, ne me connoiſſent point du tout.

Ma juſtification, comme tu ſais, ne ſeroit pas difficile à prouver; mais j'aime encore mieux garder le ſilence; ma con-

deſcendance aux caprices de la Reine, ma facilité à lui prodiguer des reſſources dont elle abuſoit, ſont des faits connus, & qu'on ne pardonne jamais à un Miniſtre diſgrâcié.

Je vis ici tranquille, ſous la ſauve-garde d'un peuple libre. Pourquoi chercherai-je à retourner dans un pays où les hommes ſont condamnés ſans être entendus, & proſcrits ſans ſavoir pourquoi. La France touche à une révolution, & ceux dont elle croit avoir droit de ſe plaindre, ſont fort bien de s'éloigner d'elle.

LETTRE

De Madame de POLIGNAC *à la* REINE.

J'AI beaucoup réfléchi ſur notre dernière converſation, & le but de mes réfléxions eſt de penſer comme votre Majeſté, que *M. Necker* n'eſt point du tout l'homme qui convient. Il dérange dans le Conſeil, ce que nous avons fait dans le boudoir; & comme le diſoit joliment l'abbé de Vermont, c'eſt la prudence aux priſes avec la volupté. Toute la France s'applaudit de le voir à la tête des finances, & il ſeroit peut-être dangereux par-là de travailler à ſa diſgrâce. Mais M. de Breteuil ne nous a-t-il pas dit que *M. Necker*,

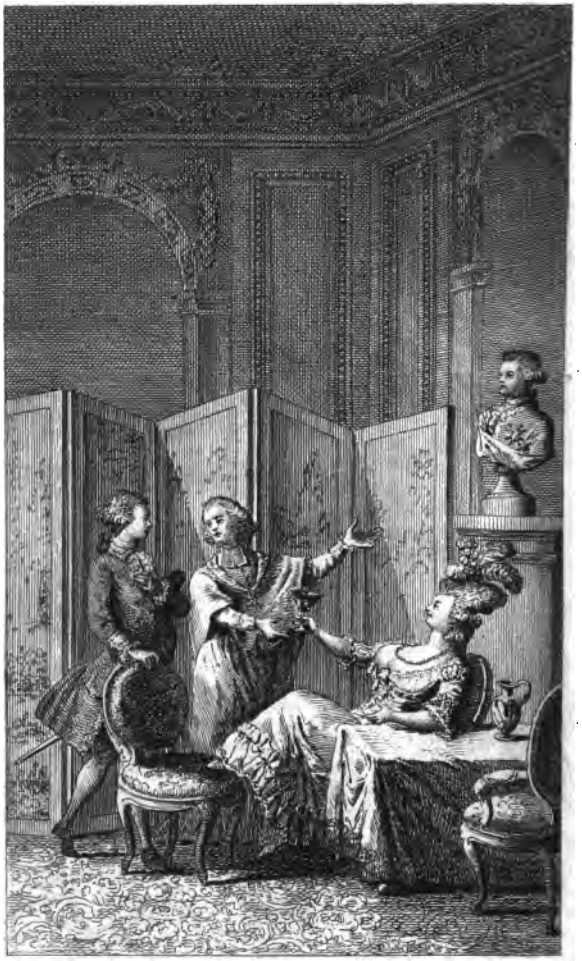
quelqu'indifférence qu'il montra toujours pour la faveur, n'y étoit cependant pas tout-à-fait inſenſible; en lui faiſant entrevoir une chute, nous pourrions le faire condeſcendre à nos vues, & obtenir en détail ce qu'il n'oſeroit peut-être accorder en gros (*).

La jeune Comteſſe étoit hier de l'humeur dont vous la connoiſſez; elle fut poliſſone à l'excès, & le plaiſir n'a jamais mieux paru ſa divinité. Le Bailli (**) confident patelin, ſourioit en hypocrite aux élans de la Princeſſe. Vous ſavez que ce n'eſt pas l'homme que j'aime; c'eſt ma bête d'averſion; il eſt parmi les Seigneurs

(*) Elle avoit une eſpèce de raiſon; *M. Necker* craignant que cette favorite ne le délogeât, a conſenti plus d'une fois à ce que la Reine lui fit des dons conſidérables, témoin celui de plus de 1,000,000 qui lui fut fait en dédommagement du Duché de Mayenne qu'on lui avoit fait eſpérer.

(**) Le Bailli de Cruſſol.

de la Cour, ce qu'un tartuffe feroit chez des Moines. Mais, que voulez-vous ; je n'étois pas auprès de votre Majeſté, & il étoit naturel que je m'ennuyaſſe.



Sois satisfaite, il va rejoindre Maurepas.

LETTRE

De M. de BRIENNE à M. de LAMOIGNON.

MES projets ont un peu varié depuis notre dernière entrevue ; j'y ai fait quelques changements, que des circonstances imprévues ont nécessité. Le fond est toujours le même, & je vous attends pour mieux vous éclaircir la chose. Ne sortons cependant pas de notre premier principe ; roidissons-nous de plus en plus contre un corps plus bavard qu'éclairé, & que je re-

garde comme à l'agonie. (*) Ce coloſſe tombé, le champ de bataille nous appartient, & la victoire eſt à nous. J'ai toujours regardé la révolution de M. de Maupou, comme un chef-d'œuvre de fermeté & de génie; & je ſuis étonné que M. de Maurepas, inſouciant à l'excès, ait redonné par le rappel des Parlements, tant de morgue à ces compagnies. Il a, ſelon mon opinion, plus fait de mal en réhabilitant, que l'autre n'en avoit fait en détruiſant. C'eſt un grand vice en adminiſtration, que de refaire ce qu'on a défait; eut-on fait des ſotiſes, c'eſt ſouvent une ſageſſe que de n'en pas revenir.

(*) Les Parlements avoient deux grands ennemis dans MM. de Brienne & Lamoignon; & ſi ces deux célèbres intriguants euſſent eu le talent de ſe faire aimer des Provinces, ils ſeroient venus à bout de tout changer en France, ſans le ſecours des États généraux, & en dépit des Parlements.

LETTRE

Du Comte de MONTMORIN *au Garde des Sceaux.* (M. de Lamoignon.)

LA retraite de M. de Brienne, a été pour leurs Majeſtés, plutôt un acte néceſſaire qu'une choſe agréable. La criſe étoit forte; on crioit de tous les côtés; &, dans un tumulte général, c'eſt une prudence du légiſlateur de faire quelquefois des ſacrifices. L'Archevêque de Sens ſort du miniſtère avec toute la confiance du Roi, & tout le regret de la Reine : je ne doute point de ſon rappel, ſi l'on vient à bout de punir ou de diſſiper les mécontents. Il

eſt peu de Miniſtres qui ſe ſoient emparés de l'eſprit de leur maître, au point dont M. l'Archevêque s'étoit emparé de celui du Roi. Dans un ſiècle moins effervescent, dans ces temps où le pouvoir miniſtériel trouvoit peu de réſiſtance, il eſt à préſumer que le règne de M. de Brienne eut été auſſi long que brillant; il eut marché ſur les traces des *Richelieu* & des *Mazarin*, & leur égal en génie, ſa gloire eut peut-être ſurpaſſé la leur. Mais nous ne touchons plus à ces époques où l'homme reſſerré par la crainte, & enchaîné par le deſpotiſme, ſubiſſoit en eſclave ſoumis, le joug du pouvoir abſolu. Les ſciences ont amené l'indépendance, & de l'indépendance eſt né le cri général de la liberté. Vous verrez même plus; l'abus du raiſonnement fera douter de la néceſſité des puiſſances; il viendra une eſpèce d'anarchie où chacun voudra régler l'adminiſtration, & l'homme ne ſera trop éclairé ſur ſes droits,

que pour mieux enfreindre ſes devoirs (*).

L'Archvêque fixera ſon ſéjour à Brienne; & s'il prévoyoit que les choſes duſſent prendre une tournure inquiétante, je crois que ſes projets ſont alors de paſſer en Italie. Il eſt à craindre que cette chute n'en entraîne d'autres : les branches ſuivent ordinairement le tronc. Vous aviez dans vos vues trop de préjugés à fronder, de trop fortes impreſſions à détruire, trop

(*) Ceci eſt une prophétie dont l'accompliſſement n'a pas tardé, & jamais M. de Montmorin ne ſe ſeroit cru auſſi bon prophète. C'eſt une choſe tout à la fois alarmante & pitoyable, que de voir au fond des Provinces, comme dans le ſein de la Capitale, des gens qui, ſans vertus, ſans connoiſſances & ſans miſſion, s'érigent en réformateurs, & jugent des reſſorts des États, de la force ou de la foibleſſe de la légiſlation, avec une ſécurité hardie, qui prouve juſqu'où peut aller le délire de l'eſprit humain. Il n'exiſte pas aujourd'hui une claſſe de citoyens où il n'y ait de ces petits diſcoureurs qui marchent dans le dédale des lois avec plus de fermeté que Monteſquieu.

de grands partis à combattre, pour vous assurer la victoire. Dans des changements considérables d'administration, il faut toujours des victimes ; & c'est souvent alors l'histoire de Samson, on s'ensévelit soi-même sous les débris de la colonne qu'on a renversée.

LETTRE

Du principal Miniſtre à la REINE.

Les troubles du moment néceſſitent ma retraite; je le ſens comme votre Majeſté. J'ai cherché dans tout ce que j'ai fait, les intérêts du Roi, voilà ma juſtification; j'ai trouvé des oppoſants, voilà ma peine; j'emporte l'eſtime de vos Majeſtés, & ma retraite n'eſt point une diſgrâce, voilà ma gloire & ma conſolation.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c. &c.

LETTRE

De M. de BRIENNE *au Garde des Sceaux.*

NE vous abuſez pas; vous ne tiendrez que le temps qu'il faudra pour vous trouver un ſucceſſeur; prévenez le coup; quittez un champ de bataille où vous êtes ſur le point d'être terraſſé. Nos ennemis ſont nombreux; les cris trop puiſſants; le Roi & ſon conſeil trop foibles. Avec toutes nos précautions, nous avons manqué le but; il falloit plutôt abattre que réformer. C'étoit bien mon avis, je ſuis fâché qu'il n'ait pas prévalu. En réformant, nous devions toujours craindre ceux qui reſteroient; en détruiſant

absolument tout, nous pouvions être tranquilles; nous eussions rebâti, & l'ouvrage eut été subordonné à l'ouvrier. Une révolution est manquée, quand elle n'est pas complette. Nous n'avons pas assez pesé ensemble tous les inconvénients où nous jettoit un boulversement trop précipité; *la Cour plénière*, ce tribunal sur lequel devoient se poser toutes nos opérations, n'offroit pas assez de consistance; le projet nous parut beau, & nous l'adoptâmes. Nous perdîmes de vue le grand point dans un nouvel établissement, qui est de captiver, de gagner, & de mettre de son côté, toutes les têtes fortes & bien organisées, dont l'adhésion est une sanction à la chose, & dont l'opposition est toujours un écueil aux grands desseins. Le timbre dont nous voulions l'enrégistrement, l'impôt territorial adjoint au timbre, étoient des changements plus fins que bien sentis; &

l'exil du Parlement à Troyes ne fut qu'un demi coup d'autorité. Je vous le répète, quand on veut changer tout, il faut être ferme à l'excès, tout oſer, ou ne rien entreprendre.

Je peux m'adopter ce mot d'un grand à l'agonie : *J'ai fait un beau rêve;* pour vous, M. le Garde des Sceaux, dormez long-temps, ou réveillez-vous bien vîte.

BILLET

BILLET

De la REINE *au principal Miniſtre.*

JE vois avec peine le départ de M. l'Archevêque de Sens; l'abbé de Vermont eſt chargé de lui dire combien ſa retraite m'affecte. Trop prudent pour dévoiler bien des choſes, M. l'Archevêche ſe retirera ſans doute, avec cette diſcrétion qui accompagne l'homme qui n'eſt pas diſgracié, & qui tient encore tant à la faveur.

AUTRE BILLET

De la REINE *au même.*

M. l'Archevêque de Sens ſera octroyé dans ſa demande ; M. de Brienne aura encore quelque temps le porte-feuille de la guerre. C'eſt toujours avec plaiſir que la Reine ſaiſira l'occaſion de témoigner ſes bontés à M. l'Archevêque.

LETTRE

De l'abbé de VERMONT *à un ami* (*).

MON exiſtance vous paroît ſingulière, & ma fortune inconcevable; il n'y a

(*) Un ami! l'abbé de Vermont eſt-il fait pour en avoir, & eſt-ce à l'être le plus vil & le plus mépriſable, à inſpirer le plus noble & le plus beau des ſentiments? La Reine a rougi plus d'une fois d'un homme dont le miniſtère ſacré ſe prête ſans ceſſe à des abominations; car tel eſt l'empire de la vertu ſur les cœurs même corrompus, on mépriſe au ſein du vice ceux qui ont ſervi à nous applanir le chemin du vice même. L'abbé de Vermont eſt un de ces hommes nés pour la ſcélérateſſe; il a toute la ſoupleſſe d'un eſprit dangereux, toute l'effronterie d'un homme qui a levé le maſque; & ce qu'il y a de plus horrible dans ſon caractère, c'eſt qu'il a employé la religion, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus auguſte ſur la terre, pour faciliter la dépravation des mœurs à la cour de france; car il eſt même encore aujourd'hui le confident commode de toutes les intrigues.

cependant dans tout cela rien que de naturel. Un vent heureux me pouſſa à la Cour de France; je fus d'abord étonné de m'y voir; heureux après de m'y trouver, je cherchai les moyens de m'y ſoutenir; & comme je vis que le meilleur gouvernail ſur cette mer orageuſe, étoit le timon de l'intrigue, je me livrai ſans réſerve à un métier pour lequel j'étois réellement fait. Je ſondai le caractère de la Princeſſe, à la perſonne de laquelle j'étois attaché; je m'apperçus ſans beaucoup de recherches, qu'on aimoit le plaiſir par deſſus tout; & je travaillai à devenir le conducteur du char de la volupté. Qu'on a de droits à la confiance d'une jeune femme, lorſqu'on connoît le foible de ſon cœur, & qu'on oſe lui faire entrevoir cette connoiſſance! Il n'y a point de milieu; quand cette jeune femme eſt Reine, on eſt expulſé, ou l'on devient confident. C'eſt ce qui m'eſt

arrivé. J'ai donné à la foibleſſe le nom de ſenſibilité ; j'ai ôté au devoir ſon trop de rigoriſme ; j'ai montré le plaiſir ſous une forme dont la vertu ne pouvoit pas s'offenſer, & il n'eſt alors que plus attrayant. On m'écoutoit avec ſatisfaction... Le relâchement plaît tant à l'humanité! D'homme agréable, je ſuis devenu confident utile ; je ſavois que la roſe eſt digne de tous les hommages ; j'ai ſoutenu le ſyſtême de la multiplicité des temples, & j'ai appuyé ſur l'agrément d'un grand nombre de ſacrificateurs. Croyez que cette morale fait toujours fortune auprès des femmes ; auſſi je ne me plains point de ma miſſion. Dépoſitaire des caprices du cœur, j'ai été conſeiller des affaires ; j'ai préſidé à l'élévation & à la chute des Miniſtres ; je les flattois, ils me craignoient ; aujourd'hui ſeulement ma logique eſt en défaut ; M. *Necker* eſt un de ces individus dont l'eſpèce eſt incon-

nue à la Cour ; & ce financier, avec une prochaine Assemblée de la nation, pourroit bien apporter du trouble dans un lieu où l'on ne suit depuis long-temps que le plaisir.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE
Du Duc de LUXEMBOURG (*).

MALGRÉ l'élection des députés des différents ordres, à laquelle on travaille inceſſamment, il eſt encore à préſumer que les États n'auront point lieu. Ce qui vous feroit pitié, c'eſt l'ignorance de

(*) Parmi beaucoup de Lettres indifférentes trouvées dans le porte-feuille d'un officier général qui vient de mourir, s'eſt auſſi trouvé le fragment qu'on donne ici; c'étoit une demie feuille de papier à lettre d'où l'on avoit ſans doute ſouſtrait l'adreſſe. La ſignature du Duc y étoit.

nos gentilshommes provinciaux ; rien n'eſt ſi lourd, ſi entêté, ni ſi épais ; comparée à la nobleſſe de la Capitale, la nobleſſe des provinces eſt à deux cens ans de retard, quant au ton & aux connoiſſances. Si le choix de nos députés ne tombe pas ſur ce que nous appelons grands Seigneurs, il eſt à craindre que nous ne ſoyons culbutés par le Tiers-État, dont le nombre eſt prépondérant au nôtre, dont l'inſtruction eſt connue, & la plupart de leurs demandes légitimes. Auſſi faiſons-nous agir tout ce qui approche le Roi, & tout ce que la Reine peut ſur lui, pour faire rompre le projet d'aſſembler la nation : on eſt peut-être trop avancé pour reculer, voilà l'embarras ; il n'y auroit qu'un moyen, ce ſeroit de faire faire un ſecond ſaut au Directeur des finances, voilà le difficile. On craint d'ailleurs que ſi M. *Necker* étoit diſgracié, & l'aſſemblée des

États miſe au néant, que les provinces ne ſe ſoulevaſſent; & notre ſort ſeroit encore alors plus critique. Attendons en patience les événements; cherchons à nous gagner les troupes; ce point eſt peut-être le plus eſſentiel; car dans l'hypothèſe du trouble, il n'eſt plus d'eſpérance pour la nobleſſe, ſi les troupes ſont pour le Tiers.

LETTRE

Du Supérieur de Saint-Lazare au Cardinal de LOMÉNIE.

J'APPLAUDIS au deſſein que votre Éminence a formé de ne pas retourner

Nota. On ne doit point être étonné de voir une correſpondance intime entre le Général de Saint-Lazare & M. de Loménie. M. Cayla de la Garde a été choiſi pour être à la tête de ſa congrégation pendant que M. de Brienne étoit principal Miniſtre ; & la faveur a ſans doute influé ſur le généralat. M. Cayla étoit ſupérieur du ſéminaire de Toulouſe, & avoit été appelé à cette place par le Cardinal qui a été, comme on le ſait, Archevêque de cette ville. Il eſt inutile de remarquer ici combien les Lazariſtes ſont mépriſés, & combien ils ſont dignes de l'être. Ce ſont de vrais animaux régentant des hommes.

ſitôt en France, & d'en contempler de loin les orages. Les cris qui ſe font entendre de toutes parts contre l'adminiſtration, la difficulté d'établir un nouveau régime, tout ſemble préſager une tempête furieuſe; & bien des politiques, moins craintifs peut-être que clairvoyants, ne voyent dans la convocation des États que la perte de l'État même. Un remède appliqué trop tard, eſt plutôt le prélude de la mort, que l'avant-coureur de la guériſon.

Les cabales n'ont jamais été ni plus multipliées, ni plus actives; celle des Princes eſt formidable, & M. *Necker* paroît être l'objet contre lequel elle dirige ſes forces, & fait jouer tous ſes reſſorts. Le Roi chaſſe, boit, & eſt mauſſade comme à l'ordinaire; les intrigues de la Reine vont leur train; *Monſieur* parle politique par orgueil, & littérature par petiteſſe. Le Comte d'Artois

ſe rit de tout, jure & s'amuſe; le Duc d'Orléans, hypocrite pour l'inſtant, cherche à faire oublier qu'il à été le Duc de Chartres; le Prince de Condé ſacrifie tout à la faveur qu'il n'a point, & fonde ſa gloire ſur le métier des armes qu'il ne connoît guère; le Duc de Bourbon eſt aſſez indifférent à tout, n'aime ni ſa femme, ni ſes maîtreſſes; le Prince de Conti pleure la fin du règne de Louis XV, & cède au torrent qui l'entraîne. Voilà les Princes; ils ſont aſſez ce que vous les avez connus. Si vous joignez à ce tableau la famille de Polignac qui commence à redouter ſa haute fortune, le Prince Lambeſc qui veut être autre choſe qu'un Écuyer, les Noailles qui s'attachent encore à quelques branches de l'arbre de la faveur, M. de Broglio qu'on careſſe, parce qu'on peut avoir beſoin de lui, & les Coigni, parce qu'ils tiennent de fort près, dit-on, à la cou-

ronne (*), vous aurez preſque tous les moteurs & les premiers agens de la grande cabale. Dans tout cela, c'eſt toujours l'ancien principe; on eſt réuni, mais on ne tire pas au même but. Chaque Prince a ſes vues particulières, & ſes créatures de prédilection; *Madame* & Madame Comteſſe d'Artois ſeroient très-fâchées que les plaintes ſur la Reine ceſſaſſent; la Reine de ſon côté voudroit voir ſes deux belles ſœurs au diable; & la France, plus juſte, les y envoye tou-

(*) Quand il ſeroit vrai que la Reine ſe fut écartée de ſes devoirs, & que le Duc de Coigni eut quelque part à la naiſſance du premier Dauphin, & du ſecond peut-être, eſt-ce donc à un Lazariſte de tirer le voile ſur ces myſtères, & de mettre en doute la vertu de ſa ſouveraine? La congrégation de Saint-Lazare a commencé depuis long-temps à adopter le ſyſtême de la ſociété de Jeſus; elle a les mêmes vices; mais elle n'a pas le même génie pour s'initier dans les affaires du gouvernement, ni la même adreſſe pour cacher ſon ambition & ſes déſordres.

tes trois. Le plus beau rôle, dans la comédie préſente, eſt celui de M. *Necker*; il eſt ſeulement à craindre pour ſa tranquillité, que ſes vues & ſes connoiſſances reſtent en arrière de ſa réputation; l'on attend trop de lui pour qu'il ſatisfaſſe. Les autres Miniſtres ſont ce qu'ils étoient ſous vous, des roues ſecondaires & ſubordonnées à la principale roue de la machine, & c'eſt M. *Necker* qui eſt cette première roue. Les Provinces ſont dans cette fermentation dangereuſe qui naît de l'eſpérance d'un nouveau changement. On projette, on diſcute, & l'on s'entretient déjà des ſujets des doléances qu'on doit faire à l'Aſſemblée de la nation. Il n'y a pas de villes, de bourgs, de villages, de hameaux même où l'on ne ſe réuniſſe pour travailler, dit-on, de concert à la régénération future. Tout ce qu'on fait n'eſt qu'une vraie licence en légiſlation; & le peuple qui prend le

gros des choſes, ſans en ſaiſir le fonds, finira par ſe moquer de la loi, ou par la faire, s'il eſt le plus fort. Quant à l'égliſe, elle ne doit s'attendre qu'à une révolution éclatante, & à une réforme générale; le ſiècle eſt trop éclairé pour qu'on ſoit plus long-temps nos dupes; vous verrez l'ordre eccléſiaſtique ſubir le joug qu'il n'a que trop fait porter lui-même. Le déſordre eſt déjà parmi nous; les Évêques ont autant d'oppoſants qu'ils ont de Curés dans leur diocèſe; on aura pas beſoin de les écraſer, ils s'écraſeront entr'eux.

On ſoupçonne M. de Marbeuf ſur le point d'abandonner la feuille; M. de Roquelaure y a des prétentions, & ce ſera la main de la Reine qui la lui donnera. C'eſt elle qui fait encore tout, & ſon aſcendant ſur le Roi annonce de la durée. Ce Prince dont le phyſique eſt lourd, & l'intellectuel foible, n'a point de ces

paſſions vives qui engagent à la variété ; c'eſt un de ces bons maris bourgeois, ſa femme ſera toujours la maîtreſſe.

Je ne perdrai, Monſeigneur, aucune occaſion de prouver à votre Eminence mon attachement & mon reſpect, en cédant à ſes déſirs, & lui faiſant part de ce qui ſe paſſe. Elle peut compter ſur l'exactitude de mon zèle, comme ſur la ſincérité de mes ſentiments.

LETTRE

De Mde. la Comteſſe de VALOIS DE LA MOTTE *à l'abbé de* VERMONT (*).

L'ÉPOQUE où les États-généraux s'aſſembleront, ſera ſans doute auſſi celle où l'innocence fera entendre ſa voix, & rendra publique ſa juſtification. Vous devez ſavoir, Monſieur, combien peu je

(*) Cette Lettre dont on produiroit l'original, ſi on vouloit, auroit du ſe trouver dans le dernier Mémoire de Mde. de la Motte ; il n'y avoit pas ſi long-temps qu'elle l'avoit écrite, pour en avoir oublié le contenu, puiſqu'on travailloit audit Mémoire pendant qu'elle parvenoit à ſon adreſſe.

ſuis coupable ; & la Reine doit tout craindre d'une infortunée qu'elle a laiſſé livrer à l'infamie, & qui ne peut plus éxiſter qu'en prouvant à l'Europe entière qu'elle n'eſt pas indigne de la vie. Vous voudrez bien communiquer cette Lettre à ſa Majeſté ; il eſt des moyens qu'elle peut prendre pour me rappeler ſans ſe compromettre, & ſans affoiblir ma juſtification (*). Ce ne ſera qu'avec peine & à la dernière extrémité, que je déchirerai le voile, & que j'éclairerai la France ſur un crime dont l'innocence ſeule a porté la peine. J'attends votre réponſe avec toute l'impatience poſſible.

(*) Il eut été un peu difficile de juſtifier Mde. de la Motte, ſans compromettre la Reine ; car l'innocence de l'une reconnue, mettoit au jour & certifioit le crime de l'autre. Il eſt au moins étonnant qu'on n'ait pas appaiſé cette hiſtoire dans ſon principe, & qu'on ait préféré inſtruire l'Europe entière d'un fait qui prouvera à jamais combien la Reine a été peu délicate, & le Cardinal de Rohan peu ruſé.

LETTRE

Du Cardinal de LOMÉNIE *à M. de* MARBEUF, *Archevêque de Lion.*

JE n'ai jamais été partiſan des États-généraux, vous le ſavez. Cette révolution ſera l'époque d'une diſſention dans les trois Ordres, & d'un trouble ſans remède dans tout l'État. Le dernier ſyſtême de *M. Necker*, comme tout ce qu'il a fait, porte une empreinte de vérité & de juſtice; mais un ſophiſme bien préſenté, touche quelque fois de ſi près à une bonne logique, qu'on doit toujours craindre d'adopter un raiſonnement, ſans

en avoir bien discuté toutes les conséquences. *M. Necker* accorde au Tiers-État un nombre de députés égal à celui des deux autres ordres : sur quoi fonde-t-il l'équité de cette prépondérance ? Est-ce en raison des individus ? Il est alors encore en arrière ; car le Tiers est au moins aux deux autres ordres, ce que douze est à un. Est-ce en raison des hommes instruits & faits pour discuter les intérêts de la nation ? *M. Necker* seroit peut-être fort embarrassé pour prouver que le Tiers en sait plus que la noblesse, & la noblesse plus que le clergé. Cette prépondérance du Tiers pourroit paroître une égalité, si les deux autres ordres n'en faisoient qu'un ; mais M. le Directeur-général des finances n'ignoroit pas que la noblesse & le clergé sont deux, & que leurs intérêts sont bien différents.

Vous verrez, n'en doutez point, les plus grands débats possibles dans cette As-

ſemblée de la nation ; & je ne ſerois point ſurpris qu'il en naquit le déſordre & l'anarchie, plutôt que l'arrangement & l'union. J'ai ſouvent dit au Roi : ne paroiſſez pas éloigné de convoquer vos ſujets ; mais retardez cette convocation le plus long-temps que vous pourrez ; votre autorité ne peut qu'y perdre beaucoup, & votre royaume qu'y gagner fort peu.

Je ne ſais comment s'arrange la Reine de tous ces nouveaux projets ; ſa ſécurité doit en être alarmée, & ſon empire doit en frémir. Tout va prendre une nouvelle face ; & la faveur va ſubir une interruption. Eſpérons que les choſes iront bien ; ce ſeroit un double malheur que de s'en faire un d'avance.

Poſt ſcriptum. C'eſt aux Evêques à ſe conduire de façon à inſpirer la confiance, & à fixer ſur leur perſonne, le choix de la députation ; car ſi le haut clergé ne fait

pas cauſe commune avec celui du ſecond ordre, il ne faudra que peu d'efforts pour accabler l'égliſe, elle ſe détruira elle-même.

LETTRE

De la Ducheſſe Jules de POLIGNAC *à l'abbé de* VERMONT.

Je ſuis laſſe, mon cher Abbé, du rôle que je joue ; les propos du public m'affectent, & vous ſavez combien on en tient ſur moi. On me croit motrice de toutes les affaires, & je ne ſuis qu'une foible agente des plaiſirs. Je voudrois bien me retirer, mais je voudrois que ce fût avec avantage & avec gloire. (*) Vous

(*) L'avantage n'eſt que trop certain ; on ſait les différents dons que Mde. de Polignac a reçus de la Reine, & cela toujours aux dépens du pauvre peuple. Quant à la gloire, ſi ç'en eſt une, que d'avoir été tour-à-tour tribade & maquerelle, Mde. la Ducheſſe peut y prétendre.

connoiſſez mon caractère ; je ſuis née trop inſouciante pour me plaire long-temps aux intrigues, & il m'a fallu d'auſſi puiſſants motifs que ceux de l'amour-propre & de l'ambition, pour y tenir juſqu'ici. Je ſuis ennuyée, mon cher Abbé, je ſuis ennuyée, voilà le mot. Je ſuis accablée de ſolliciteurs qui me tourmentent, & qui, par une cruelle reconnoiſſance, me font avaler l'encens d'une manière à m'étouffer. Que voulez-vous que je faſſe ? Mes amis me font craindre un temps où la Reine fatiguée de moi, & moi d'elle, je ſerai forcée à une diſgrâce toujours humiliante, quelqu'indifférence qu'on ait pour la faveur. Ce n'eſt pas une petite affaire que de plaire continuellement à la Reine ; vous ſavez combien il eſt difficile de ſe prêter à tous ſes goûts, d'eſſuyer toutes ſes vivacités, d'appaiſer ſon imagination brûlante, & de la fixer ſur un plaiſir, elle qui voudroit les paſſer tous en

revue, & dans le même instant. Elle est brouillée avec le jeune Comte, & c'est moi qui essuye tout le désagrément de cette petite querelle. Soit indifférence, ou l'effet de la réfléxion, ce Prince est froid à l'excès, & ne profite que foiblement des avances qu'on lui fait; il est en partie cause que la Reine a presque toujours préféré les caresses de son sexe, aux agréments qu'elle cherchoit & qu'elle croyoit trouver chez les hommes. (*) Malgré les

(*) Cet aveu de Madame de Polignac à M. l'abbé de Vermont, feroit douter de la vérité de cette Lettre, & paroîtroit aussi incroyable qu'invraisemblable, si on ne savoit pas que cet abbé, fait pour jouer tous les rôles, est fait aussi pour entendre tout. Il a servi plus d'une fois à faciliter des rendez-vous, & à applanir le sentier du plaisir qui conduit toujours à celui du remords; il en savoit autant que la Duchesse, ce qui justifie celle-ci du côté des bienséances. Quand à ce qu'elle dit, il faudroit remonter très-haut, & savoir qu'une femme amoureuse d'un homme qui pirouette au lieu de caresser, la désole & lui fait souvent chercher le bonheur par des routes contraires. La Reine a aimé les femmes un peu par dépit, souvent par caprice, toujours par tempéramment, voilà le fait.

différentes intrigues que vous connoiſſez; le premier foible du cœur a continuellement été pour le beau-frère; mais on aime mieux ſe livrer à des voluptés moins gênantes, & embraſſer les charmants embarras d'une intrigue plus libre, & où les inconvénients ſont bien moins grands. Pour moi j'ambitionne auſſi un état plus libre que le mien; je voudrois être à l'abri de tous les orages & de toutes les plaintes : dites-moi, mon cher Abbé, ce qu'il faut que je faſſe.

LETTRE

Du Comte d'ARTOIS à Mde. de POLIGNAC.

IL n'y a plus à balancer, Madame, il faut que nous l'emportions ſur cet original, (*M. Necker*) & qu'il nous ſoit encore ſacrifié. C'eſt un être que je ne puis ſentir, & dont la préſence me met dans une humeur aſſomante. Il faut que la Reine mette tout en uſage pour éloigner à jamais de la faveur un homme qui n'eſt pas fait pour la connoître, & dont le plan d'adminiſtration eſt de faire d'un Roi de France tout au plus un bon bour-

geois. (*) Si on me promet de lui faire faire le saut, il n'y aura rien que je ne fasse pour reconnoître tout le plaisir qu'on m'aura fait.

(*) Il est heureux pour la France, qu'un Prince comme le Comte d'Artois, né vif, bouillant & impétueux, soit sans principes & sans acquit. On auroit eu tout à craindre d'un Prince instruit & ferme, & dont le caractère eut été marqué à des atrocités. Avec des talents, le Comte d'Artois eut été le prédicant de la tyrannie; & le despotisme lui auroit du son triomphe. On fait avec quelle impudence il aborda une fois *M. Necker* qui alloit au Conseil; il le menaçoit du poing, en lui disant: où vas-tu, gueux que tu es? Est-ce ta place au Conseil, foutu bourgeois? tremble, tu ne périras jamais que par moi. Le Directeur des finances ne fit qu'un pas en arrière, se tint droit, & gardant un silence majestueux, il entra dans la Chambre du Conseil. Lequel de ces deux hommes étoit le Prince?

LETTRE

De M. l'abbé de VERMONT *au Cardinal de* LOMÉNIE.

LES États-généraux vont commencer, & les députés du royaume arrivent journellement. On les avoit reculé, ſous le prétexte que quelques Provinces étoient en retard pour la convocation; mais de vous à moi, c'étoit dans l'eſpérance de trouver toujours quelques moyens pour les éloigner à jamais. Cette eſpérance n'étoit pas raiſonnée, & la cabale devoit préſumer que le miniſtère avoit trop fait de pas pour s'arrêter; mais ici tout ſe trame malheureuſement ſans combinaiſon; & le Roi à qui on a donné des craintes ſur

les ſuites de l'Aſſemblée de la nation, jure de ce qu'on lui a conſeillé de dire oui, & de ce qu'on voudroit qu'il eut dit non aujourd'hui. Il paroît que le Tiers-État a dans le nombre de ſes repréſentants, des hommes vraiment célèbres; & votre Eminence ne ſera pas foiblement étonnée d'apprendre que la Commune d'Aix a mis le Comte de Mirabeau au rang de ſes électeurs. Nous ſommes tous dans l'attente des premiers événements; le gros de la nobleſſe ne ſemble pas préparé à faire facilement le ſacrifice de ſes prérogatives; pour le clergé, les verges s'apprêtent, & il doit craindre un fouet ſanglant. Il n'y a aucune union parmi ſes députés; vous croiriez à les entendre, que les Evêques & leurs Curés ſont payés pour ſe déchirer tour-à-tour. Ce ſont des hommes, je vous réponds, ni tolérants, ni indulgents, ni charitables; ils donnent journellement ici la comédie, & les ſifflets ne manquent pas.

Mon dernier entretien avec la Reine fut de deux heures ; & la queſtion la plus agitée fut celle des finances qui manquent, & des plaiſirs qui fuient, ce qui eſt une ſuite. Je lui conſeillai une grande prudence pendant la tenue des Etats ; & je ne lui cachai pas qu'après les plaintes formées journellement, elle étoit forcée à cacher ſes déſirs & ſes dépenſes. Le pas étoit gliſſant ; mais j'accommodai le tout avec une morale ſi douce, & ſi peu faite pour effaroucher ſon cœur, qu'on me ſut grâce de l'avis. Ce n'eſt pas une petite choſe que d'être le conſeiller d'une tête couronnée.

LETTRE

Du Bailli de CRUSSOL *à Mgr. Comte d'*ARTOIS.

JE me ſerois rendu avec autant de plaiſir que d'empreſſement aux ordres de *votre Alteſſe Royale*, ſi une incommodité ne me forçoit à reſter encore quelques jours au temple. Je vous aurois engagé, Monſeigneur, à marcher d'un pas fort lent dans la nouvelle carrière qui s'ouvre à la France. Un Prince ne ſauroit trop être circonſpect quand il a la nation entière pour témoin de ſes démarches; il faut dans tous les partis qu'on prend, & qui ſont oppoſés au parti général, uſer d'une diſſimulation qu'on puiſſe prendre pour de la franchiſe,

&

& d'une prudence ſi ſimple en apparence, qu'on ne puiſſe pas ſoupçonner de diſſimulation. Les grands n'échouent ſouvent dans leurs projets, que parce qu'ils comptent trop ſur eux-mêmes, & que trop prévenus pour le ſuccès, ils éventent la méche avant que le feu y ſoit. Surtout, Monſeigneur, ne donnez point tête baiſſée, dans ces cabales dont les deſſeins ont plus de faux brillants que de vrais avantages. Craignez des gens qui ne vous feroient agir que pour vous laiſſer ſeul ſur la place, ſi l'ennemi en approchoit. J'adopte volontiers le ſyſtême de ceux qui en ſe liant à tout, ont l'art de faire un nœud coulant, & l'adreſſe de ſe débarraſſer, en ne tenant plus à rien. On ignore encore quel ton prendront les États-généraux; attendons à les voir marcher; & ſi leur route contrarioit la nôtre, nous jugerions alors quels ſeroient les moyens les plus ſûrs pour n'être pas dupes. On eſt bien foible,

quand on veut attaquer une armée dont on ne connoît encore ni les généraux, ni les ſoldats; mais on peut ſe défendre quand les forces de nos ennemis ſont connues, ou bien l'on ne ſe meſure pas. Croyez, Monſeigneur, que c'eſt là le ſentier qu'il faut ſuivre dans le cahos des affaires du moment. Ces réfléxions vous ſont dictées par l'homme le plus dévoué à votre perſonne.

LETTRE

De Mde de POLIGNAC *au Duc de* POLIGNAC.

JE vous attendois ce matin, & vous auriez du arriver; vous ſavez que le retard d'un ſeul jour m'afflige & m'inquiéte. Les jours ne ſe reſſemblent pas; je ſuis triſte aujourd'hui, & hier je fus de la plus grande gaieté du monde. La Reine & moi, en allant à la meſſe, nous nous amuſâmes à porter nos regards ſur un grand nombre de députés: des figures nouvelles ſont toujours faites pour intéreſſer à la Cour. En paſſant dans la galerie, un homme du Tiers fixa particulièrement notre attention; il avoit un viſage mâle & noble, une taille

nerveuſe, quoique élancée : la Reine ſourit en me regardant, & me dit à l'oreille : la nobleſſe n'y fait rien; ces gens-là ſont quelquefois mieux pourvus que les autres, que vous en ſemble ? Je ſouris à mon tour, & nous convinmes de bonne foi mutuellement que de pareils députés dans un conſeil de femmes, auroient bientôt gagné leur cauſe. Riez de cette ſcène, parce que vous devez en rire ; tant pis pour vous, ſi vous vous en fâchez.

BILLET

De la REINE *à Mde. de* POLIGNAC.

QUE votre cabriolet & ſon cocher ordinaire ſoient prêts ſur les cinq heures ; (*) on y montera au lieu où l'on a coutume, & nous deſcendrons près la *muette*, dans cette allée où mon cœur s'eſt épanché plus d'une fois dans le vôtre, & où je ſuis venue quelquefois troquer ma couronne pour une roſe.

(*) Ce n'eſt pas la première fois que la voiture de la Ducheſſe Jules a conduit ſa Majeſté *incognito* dans ces réduits charmants, où les plus doux têtes à têtes, & les libertés les plus gaies, remplaçoient l'ennui des tabourets & les embarras de l'étiquette.

LETTRE

De l'abbé MAURI *à l'abbé de* VERMONT.

CELA ne commence pas mal; il y a déjà de la déſunion dans les trois Ordres, avant même leur réunion. Il faut que les partiſans du projet de la *déconvocation* continuent à faire naître de nouvelles difficultés, & à aigrir les eſprits par de nouveaux ſarcaſmes. Quand le trouble ſera bien établi, le Roi aura alors un droit légitime pour défaire ce qu'il a fait. Entendez-vous, ou allez-vous-en, leur pourra-t-on dire; & comme on trouvera toujours des moyens pour empêcher qu'on ne s'entende, il faudra bien qu'on ſe ſépare. Prenez les

choſes du côté que vous voudrez, enviſagez-les ſous le point de vue qui vous ſéduira le plus, vous concluerez toujours qu'il n'y a qu'un ſeul motif qui puiſſe excuſer la diſſolution des États-généraux, l'impoſſibilité de raprocher les trois Ordres. Auſſi le parti miniſtériel, fondé à craindre que l'Aſſemblée de la nation ne limite la puiſſance royale, doit-il tout employer pour fomenter un déſordre qui puiſſe faire déſirer la permanence de l'ancien régime. On ne pourra jamais diſſoudre les États qu'en prouvant leur inutilité; & cette inutilité n'a point de plus forte preuve que leur déſunion. Voilà ma façon de penſer. (*).

(*) L'inconſéquence eſt l'apanage du françois. On déſiroit les États-généraux; c'étoit le ſeul moyen, diſoit-on, de ſauver le royaume; à peine les repréſentants de la nation ſont-ils élus, qu'on redoute de trop grands changements, & qu'on apprehende d'être pire. Ce qu'il y a de certain & d'inconcevable,

BILLET

De la REINE *à Madame la Ducheſſe* JULES.

VENEZ auſſitôt la réception de ce billet, ne tardez pas, venez bien vîte, je vous le répète. Vous ſavez ſur quoi je compte; le plaiſir ne ſera peut-être pas

---

c'eſt qu'on ſe ſoit aveuglé dans ſa propre cauſe, & que des hommes royaliſtes par ſentiment, comme par état, ayent été les premiers à engager le Roi à convoquer la nation. Ceux-là s'écartoient de leurs principes, & voilà l'inconſéquence. Ils ont voulu revenir ſur leurs pas, il n'étoit plus temps. Qu'ils s'en fuſſent tenu là, le mal n'étoit pas encore bien grand. Mais ne pouvant changer les choſes, ils ont cherché à détruire les hommes, voilà l'horreur & le ſujet de l'indignation publique.

auſſi étendu que je l'eſpère ; voilà le mal. Je voudrois que les femmes euſſent le ſort des papillons ; qu'elles puſſent voltiger ſur toutes les fleurs, & qu'elles n'euſſent point à rougir de les avoir ſucé toutes. Vous n'êtes pas encore rendue ; venez donc, je m'ennuye à vous attendre.

LETTRE

De la même à la même.

QUE voulez-vous que je diſe à tout ce que vous m'avez appris? croyez-vous que ce Mémoire (*) faſſe impreſſion, & quand cela ſeroit, quel mal pourroit-il en réſulter? eſt-il bien écrit par elle-même, & les choſes y ſont-elles détaillées comme vous ſavez qu'elles ſe ſont

(*) Ce Mémoire eſt le dernier qu'a fait paroître Mde. de la Motte; cette Lettre eſt conſéquemment mal placée, parce qu'elle précède des faits qui lui ſont antérieurs. Mais comme cet ouvrage a été fait à meſure qu'on trouvoit des matériaux, nous avons été obligés de déplacer quelques Lettres; on imprimoit d'abord celles qu'on avoit; il nous en eſt enſuite tombé entre les mains, & nous avons préféré le déplacement à la ſouſtraction.

paſſées ? Au reſte, qu'eſt-ce que cela nous fait ? Je ne ſuis fâchée que d'une choſe, c'eſt qu'on n'ait pas encore pu remplir mon déſir, en ſouſtrayant à la vie une femme que je dois déteſter.

J'aurois bien voulu être groſſe pendant la tenue des États ; l'abbé (*M. de Vermont*) me l'avoit bien conſeillé ; c'étoit, diſoit-il, le moyen d'intéreſſer les françois que de paroître devant eux le Dauphin à la main, & avec les marques qui préſagent une nouvelle maternité. Comment faire ? Vous ſavez l'impoſſibilité d'un côté, & les difficultés de l'autre. Que vous ſeriez aimable & ſavante, ſi vous aviez le talent de pourvoir à tout ſelon mes vues ! Songeons ſurtout au ſuccès de la grande choſe (*).

(*) Cette phraſe a quelque rapport, ce ſemble, au projet qu'ont eu les principaux ariſtocrates, d'écraſer tout pour tout gouverner. D'autres Lettres donneront ſur cette horrible trame de plus amples détails.

LETTRE

Du Maréchal de BROGLIO *au Prince de* CONDÉ.

MONSEIGNEUR,

JE l'avois toujours prévu, & je l'ai dit une fois à *votre Alteſſe*, que la plupart des députés nationaux ſeroient des loups affamés, qui, las de pouſſer des hurlements, chercheroient une victime, & que cette victime ſeroit la haute nobleſſe. On ſapera le clergé juſque dans ces fondements, parce qu'on le mépriſe; on cherchera à nous déprivilégier, parce

qu'on nous craint. Vous verrez s'élever ſous l'ombre de la liberté une hydre terrible qui nous attaquera ; & il eſt à craindre que nous ne ſoyons pas des Alcides pour la combattre. Le Tiers eſt d'autant plus fort qu'on lui a d'abord plus accordé ; il ſe fonde ſur des droits qu'il avoit perdu de vue, & qu'il rappelle ; ſon grand nombre le raſſure ; & nous ne faiſons pas ce qu'il faut pour l'épouvanter & le décourager. Avec cinquante-mille hommes, je me chargerois volontiers de diſſiper tous ces beaux eſprits qui calculent leurs prétentions, & cette foule d'imbécilles qui écoutent, applaudiſſent & encouragent. Une ſalve de canons, ou une décharge de coups de fuſils auroit bientôt diſperſé ces argumentateurs, & remis la puiſſance abſolue qui s'éteint, à la place de cet eſprit républicain qui ſe forme. Mais il ne faut pas s'endormir au ſein des dangers ; il faut que des hom-

mes entendus, fermes, ſûrs & en petit nombre, travaillent à la révolution, & ſe chargent de l'exécuter. Jamais conſpiration ne fut plus utile; je dirai ſur cela de vive voix à *votre Alteſſe* des choſes fortes, vraies & ſenties.

LETTRE

De la REINE *au Comte* D'ARTOIS.

JE ferai, ſur ce que vous m'avez dit, tout ce que vous voudrez. Mon plaiſir eſt le vôtre, & votre façon de penſer influe trop ſur la mienne, pour que vous trouviez chez moi de la contradiction à vos deſſeins. Quant au chef, (*le Roi*) ſoyez tranquille; nous en ferons ce que nous voudrons, & nous le menerons comme à l'ordinaire. Je n'aime pas aſſez le françois pour m'oppoſer aux coups qu'on leur prépare; & l'on peut, ſans être une *Médicis*, ſe complaire un inſtant à les voir

s'entredétruire. (*) Vous me direz ce qu'il faudra faire; vous m'indiquerez les moyens, vous me marquerez les instans; reposez-vous sur moi du succès.

Si vous aviez de l'important à me communiquer, & que l'occasion ne se présentât pas assez vivement pour me le dire, écrivez; mais ne remettez qu'aux mains seules de la favorite. (*Mde. Jules*).

(*) Ces sentiments ne doivent pas étonner; cette Reine s'est expliquée là-dessus plus d'une fois. Cette façon de voir, avec sa manière d'agir qui est connue, doit justifier ces strophes d'une Ode qui a paru sous le manteau, & qu'on attribue à M. de la Harpe, qu'on dit avoir été comblé de bienfaits par la Reine même. Mais ce n'est pas la première fois que cet académicien a exercé sa verve contre ses amis, ou ses bienfaiteurs.

Monstre échappé de Germanie,
Le désastre de nos climats,
Jusqu'à quand contre ma patrie
Commettras-tu tes attentats?
Approche, femme détestable,

Regarde

Regarde l'abîme effroyable
Où tes crimes nous ont plongés !
Veux-tu donc, extrême en ta rage,
Pour consommer ton digne ouvrage,
Nous voir l'un par l'autre égorgés ?

En vain je cherche en ma mémoire
Le nom des êtres abhorrés,
Je n'en trouve point dans l'histoire
Qui puissent t'être comparés.
Oui, je te crois, indigne Reine,
Plus prodigue que l'Égyptienne
Dont Marc-Antoine fut épris ;
Plus orgueilleuse qu'Agrippine,
Plus lubrique que Messaline,
Plus cruelle que Médicis.

LETTRE

D'un Inconnu à Madame. de POLIGNAC.

IL eſt inutile de me nommer ; cette Lettre ne vous apprendra que trop qui je ſuis. Qui me l'eut dit, Madame, que mon malheur prendroit ſa ſource dans ce qui me préſageoit le ſort le plus heureux. Je n'ai point été votre dupe, & je ne m'attendois pas à être votre victime. J'ai parfaitement reconnu la perſonne avec laquelle vous m'avez fait trouver ; le ſilence & l'obſcurité ne m'ont point fait prendre le

change. Son caractère(*) devoit vous répondre de ma discrétion ; & je ne vois qu'une injustice atroce à m'éloigner d'un lieu où je tenois par besoin & par état. Les menaces qu'on m'a faites, en me communiquant l'ordre de partir, ne m'ont point épouvanté. Je sais tout ce qu'on peut craindre des grands, lorsqu'on a joui de la triste gloire d'être choisis pour être les instruments de leurs plaisirs ; mais je saurai me

(*) Une Reine qui choisit un homme pour assouvir avec lui une ardeur de tempéramment qui n'a point d'exemple, & qui sacrifie ensuite cet homme dans la crainte qu'il ne parle, doit avoir une conscience à l'abri de tout remords, & un front qui ne sait plus rougir. Comment se décider à perdre un être qui nous a conduit au temple de la volupté ? C'est une barbarie inconcevable, & à laquelle on ne croiroit pas, si l'on avoit sur cela le témoignage d'une expérience trop souvent réitérée. Que d'hommes que Mde. de Polignac a produits dans un boudoir pour sa souveraine, & qu'on a fait passer de là dans un cachot obscur, ou dans un éxil éloigné.

ſouſtraire aux pourſuites de la puiſſance vindicative ; & rien ne pourra m'empêcher de vous reprocher ma misère, & de vous dire avec autant de hardieſſe que de vérité, que le plus grand fléau des États eſt une confidente des Princes, dont le talent eſt l'intrigue, & qui facilite à une Reine le chemin du crime, & fait taire dans ſon ame la voix de la délicateſſe & le cri du devoir.

LETTRE

Du Supérieur-Général de Saint-Lazare, au Cardinal de LOMÉNIE.

Au début des États-généraux, on peut prédire que les motions seront vives, & que le dénouement sera long à venir. *M. Necker* paroît plus affermi que jamais; tous les yeux sont ouverts sur lui; on espère tout de ses principes; & il n'y a qu'une trame ourdie plus fortement que finement, qui puisse occasionner sa chute. La Duchesse de Polignac, toujours l'amie du cœur, ou la femme du besoin, continue à dispenser la faveur, à mesure

qu'elle en eſt trop accablée ; car il faut admirer ſa prudence : elle ne donne jamais que ce qu'elle a de trop. On babille, cela ne l'étonne point ; on va juſques à crier, cela n'y fait rien ; c'eſt une roue en mouvement, il faut qu'elle aille. Le Prince de Lambeſc eſt venu me communiquer il y a deux heures, les démarches qu'on va faire pour exécuter de grandes choſes ; notre maiſon ſera vraiſemblablement utile pour y recevoir des grains & des armes ; c'eſt l'abbé de Vermont, & l'amitié dont vous m'honoriez, qui me vallent cette confiance du miniſtère, car le Prince n'eſt venu ici que comme envoyé. Il ne m'a pas l'air d'un grand politique ; ſon nom & ſon rang font tout ſon mérite. Il m'a parlé d'une conjuration ſourde, & dont les effets devoient être terribles. A l'eſquiſſe du tableau qu'il m'a crayonné, les États doivent être diſſous, & les députés preſque détruits, ou la nobleſſe eſt

écraſée, & les Princes ſont obligés de fuir. C'eſt un ſyſtême digne du temps de ces fameuſes conjurations, que le génie inventoit, que la fermeté faiſoit entreprendre, & dont le ſuccès dépendoit du ſecret.

La haute cabale varie cependant un peu, & le Duc d'Orléans ſemble vouloir faire bande à part. La Reine & le Comte d'Artois, dirigés par leur Conſeil, ſont à la tête de tout; c'eſt lui qui paſſe aujourd'hui pour faire l'office d'époux, & à coup ſûr il le fait mieux. Je félicite ſincèrement votre Eminence d'être éloignée de cette Capitale, qui eſt ſur le point de devenir le théâtre de la guerre civile, le berceau du déſordre, & le tombeau de la proſpérité de la France.

LETTRE

Du Prince de VAUDEMONT, *au Prince* LAMBESC, *ſon frère.*

JE crois pouvoir répondre de mon régiment dans toutes les circonſtances; & le Miniſtre peut faire partir ſes ordres. Obtenez ſeulement, ſi mon régiment marche, qu'il ſoit campé auprès du vôtre; je m'en vais tout préparer pour un prochain départ, ſans cependant le faire entrevoir encore. La diſcipline ſera un peu

relâchée, pour être mieux maître des individus (*).

(*) C'eſt un abus que de croire pouvoir mieux gouverner le ſoldat, en relâchant la diſcipline. Il a l'idée du devoir ; & pour en faire ce qu'on veut, il faut le mener ſans fierté dans le chemin de l'honneur ; ſans injuſtice au cachot, & ſans condeſcendance à la liberté. Mais le Prince de Vaudemont, Meſtre de Camp, Propriétaire des Dragons de Lorraine, étoit plutôt fait pour être en Normandie à la tête d'un troupeau de bœufs, que dans une ville de guerre, ou en campagne, à la tête d'un régiment. Ce Prince n'a ni ſcience, ni délicateſſe ; c'eſt un être lourd, tant au moral qu'au phyſique.

BILLET

De la REINE (*).

QU'ON envoie promptement en Angleterre l'homme qu'on a choiſi; qu'on promette tout à cette femme, (*Mde. de la Motte*) & qu'on l'amène en France; il y aura des ordres pour la recevoir & pour décider de ſon ſort. Surtout qu'on éloigne d'elle toute défiance; ſans cela le coup pourroit manquer.

Je m'ennuie des retards qu'on oppoſe pour ce qu'on fait; j'abandonne tout ſi

(*) Ce billet écrit de la main de ſa Majeſté exiſte ſans adreſſe.

l'on ne s'entend pas mieux. *M. Necker* m'ennuie encore plus que tout cela ; ſelon lui, il n'y a rien, il ne faut rien, & l'on ne peut rien avoir. Quelle diable de morale ce financier eſt-il venu nous prêcher ? Nous ménageons trop le plaiſir pour que je ſois contente ; auſſi je baille à chaque inſtant. Qu'on opère donc la révolution, & qu'attend-on pour commencer ? Dites vîte ce qu'il faut dire ; je ſuis toute prête ; mais je n'aime pas à attendre.

LETTRE

De M. de BESENVAL *au Maréchal de* BROGLIO.

IL eſt abſolument eſſentiel, Monſieur le Maréchal, que les Colonels des troupes qui avancent ſur la Capitale, ſoient ſûrs de leurs régiments ; il eſt auſſi néceſſaire que ces corps ne ſe doutent point de nos motifs ; c'eſt pourquoi l'ordre de donner ne doit leur être lâché qu'au moment même où il faudra donner. Son Alteſſe le Prince de Condé, m'a dit que tout alloit bien dans ſa partie ; il m'a chargé de vous mander que Chantilli étoit garni en cas de beſoin. Le moment approche, puiſſe le ſuccès couronner notre œuvre !

LETTRE

Du Bailli de CRUSSOL *au Comte d'*ARTOIS.

JE ne sais point abuser *votre Alteſſe Royale*; je continue à croire & à lui dire que ce projet me semble entraîner de grands inconvénients. Qu'on échoue, ou qu'on réuſſiſſe, il en réſultera toujours de grands ravages. Je ſuppoſe qu'aujourd'hui on vienne à bout de détruire l'Aſſemblée nationale, comment croit-on que les Provinces recevront ce coup? Suiveront-elles le torrent de la Capitale? Qui oſeroit l'aſſurer? Il y a bien du pour & du contre dans tout cela, Monſeigneur; quoiqu'il

en arrive, *votre Alteſſe* me trouvera ſans ceſſe dévoué à ſa perſonne ; mais qu'elle ne perde pas de vue ce grand principe dans une forte conjuration, qu'il faut avoir l'aſſurance de la retraite, en cas que l'attaque ſoit défavorable. C'eſt donc à vous, Monſeigneur, à raſſembler le plus de numéraire que vous pourrez, & à faire tenir prêt tout ce qui ſera néceſſaire pour fuir, ſi les circonſtances exigent la fuite. Vous devez prévoir les plaintes qu'on formera, & les pourſuites qu'on ne manquera pas de faire contre les moteurs de ce grand deſſein, s'il n'étoit pas ſuivi d'un heureux ſuccès. Je vous l'avoue, j'euſſe déſiré voir un autre Prince à la tête de ce parti ; les avantages ſelon moi n'équivallent pas aux dangers ; c'eſt une partie mal combinée, on y joue double contre ſimple. Je vois, qu la France à deux doigts de ſa perte, ou tous les Princes, & une partie des grands Seigneurs livrés à la proſ-

cription ; ce tableau n'eſt brillant d'aucun côté ; & il eſt permis ſans foibleſſe de trembler ſur les événements qui vont s'opérer.

LETTRE

De l'abbé de VERMONT *à la* REINE.

TOUT eſt bien, tout va le mieux du monde. Les choſes ſe trament dans le plus grand ſilence, & votre Majeſté peut tout eſpérer. Les préparatifs avancent pour le jour de la grande ſcène; il faudra un prologue à cette tragédie; ce ſera l'éxil de *M. Necker*, avec les ordres les plus précis pour ſe retirer ſans éclat, & les menaces les plus terribles, s'il donnoit de la publicité à ſa retraite. Paris une fois purgé de cette foule d'individus, dont le nombre ſeul eſt un obſtacle à tout, la terreur s'empa-

rera

rera de tous ces députés ſi fiers, & on les menera comme des agneaux à la boucherie. La Couronne reprendra ſon premier luſtre; & les Rois de france ſe garderont bien déſormais de remettre leur puiſſance aux mains de leurs ſujets. (*)

(*) Si Louis XVI, en convoquant ſes États, eut vu les choſes ſe paſſer comme elles ſe ſont paſſées, il auroit ſans doute laiſſé à ſon ſucceſſeur le ſoin de travailler à cette convocation. Un homme abſolument impartial ſur tout, qui ne ſeroit ni pour la démocratie, ni pour l'ariſtocratie, concluroit peut-être que la France avoit beſoin de quelques réformes, mais que la manière dont les États-généraux s'y ſont pris, eſt plus contraire qu'avantageuſe à ſon bonheur. On a donné au peuple un eſprit d'indépendance qu'il ſera très-difficile de réprimer.

LETTRE

De la REINE *à Madame de* POLIGNAC.

LE premier branle eſt donné pour la chute de notre grand économe, (*M. Necker*) & le moment où il tombera tout-à-fait, dépend de moi. On s'eſt mis cette nuit en droit de careſſer, & l'on s'eſt efforcé à donner des preuves de ſon amour; ces preuves ont été petites; cela ne m'a pas étonnée, j'y ſuis faite. C'étoit un poids énorme; oh que cela feroit un bon marteau; il eſt dommage que le clou ne ſoit pas d'un fer aſſez trempé. Je ſors toujours d'auprès de lui dans un état de

désir qui me met tout en feu; & je lui saurois gré des préludes, si j'avois sur le champ de quoi achever.... Vous m'entendez. Adieu : ne laissez échapper aucune occasion de me dire comment va la grande affaire.

LETTRE

De M. Le Prêtre (*) au Prince de Condé.

Monseigneur,

Il vient de s'offrir une circonſtance qui peut donner lieu à de triſtes réfléxions &

(*) M. le Prêtre ci-devant Major du régiment d'infanterie, Colonel-général, & aujourd'hui Lieutenant-colonel du régiment de Provence, eſt un de ces officiers à qui une fermeté inhumaine tient lieu de mérite. Il ne voit dans le ſoldat qu'un eſclave, & ſon art pour le conduire, eſt la priſon ou le bâton. Cet officier eut fait ſur la côte de Guinée un excellent conducteur de négres ; il n'eſt dans ſon corps qu'un petit deſpote pour lequel on a un peu de crainte, & beaucoup de mépris.

à de grands inconvénients. Un léger châtiment qu'on a été forcé d'infliger à deux ſoldats, a occaſioné d'abord quelques murmures ; on a été enſuite juſqu'à ſe plaindre de la marche qu'on venoit de faire, & juſqu'à vouloir en pénétrer les motifs. Ce ne ſeroit encore rien juſqu'ici ; mais on dit généralement & tout haut, que nous ne marchons vers Paris, que pour en détruire les habitans ; qu'on eſt françois, qu'on ſe moquera de l'ordre, & qu'on ne répandra jamais le ſang du citoyen. Ces cris qui ſe font entendre dans ce régiment, perceront bientôt dans les autres ; & le parti des Princes deviendra d'autant plus foible, qu'on ſe ſera appuyé ſur des troupes qui refuſeront le ſervice. Il eſt malheureux, Monſeigneur, que chaque ſoldat n'ait pas mes ſentiments ; dirigés par le même principe, nous volerions au même but, & nous parviendrions à la gloire, en courant à la vengeance.

LETTRE

De l'abbé de VERMONT *à la Ducheſſe de* POLIGNAC.

TOUT eſt perdu, Madame ; courez vîte chez la Reine, & conſervez aſſez de ſang-froid pour qu'on ne s'apperçoive pas de la nouvelle triſte que vous allez apprendre. Paris eſt dans ce moment dans la plus grande confuſion ; le tocſin ſonne par tout ; par tout on court aux armes ; le coup eſt ſûrement manqué, & la maladreſſe en appartient au Prince de Lambeſc qui a précipité ſes ordres, & qui vient encore de prouver qu'il n'eſt bon à rien. Je ne peux vous en dire davantage ; mais d'heure en heure vous recevrez un courier.

LETTRE

De la REINE *à Madame de* POLIGNAC.

JE ſens comme vous, qu'il n'y a de remède pour l'inſtant que dans la fuite ; partez donc, & emportez mes regrets. Mettez de la célérité & de l'incognito dans votre route ; je ne vous oublirai jamais, voilà ſur-quoi vous pouvez compter. Quoiqu'abſente & éloignée, ne déſeſpérez de rien ; nous ſommes abattus, mais non pas vaincus. La jeune Comteſſe reſte ici ; j'euſſe mieux aimé le mari que la femme. Sentez-vous combien je vais m'ennuyer ? Adieu, partez ; vous reviendrez, & vous me trouverez toujours.

LETTRE

De l'abbé de VERMONT à la REINE.

VOTRE Majeſté ne ſauroit ſe faire une idée des troubles momentanés ; c'eſt une choſe qui n'a pas d'exemples. Tout le monde eſt ſur pied, & juſqu'aux femmes & aux enfants, tout eſt armé. Il n'y a point d'imprécations qu'on ne vomiſſe contre vous, contre le Comte d'Artois, & contre les Princes ; il n'y a point de menaces qu'on ne faſſe contre vous tous ; c'eſt le jour de l'anarchie ; on ne connoît plus de pouvoir ; chacun n'écoute que ſes craintes, & ne ſuit que ſes reſſentiments. Si jamais l'effervescence alloit juſqu'aux pieds du

trône, que le peuple vous forçât à vous montrer, paroissez sans éclat, le Dauphin à la main ; & que sur votre figure on voie un air de tristesse noble, qui puisse faire présumer que vous ne trempiez en rien dans ce qui s'est passé. On espère encore beaucoup, & comme vous le désirez, la révolution n'est pas absolument manquée, elle n'est que reculée.

LETTRE

Du Supérieur de Saint-Lazare au Cardinal de LOMÉNIE.

JE vous écris, Monſeigneur, ſans ſavoir ſi j'exiſterai quand ma Lettre vous parviendra. Je ne fais point tomber mes craintes ſur ces coups imprévus qui tiennent à la carrière des événements. Tout roule ſur le moment actuel; & les choſes ſont au point que le citoyen le moins répandu, ne peut pas répondre de ſon exiſtence, ne ſortit-il même pas de ſa maiſon. Toute la Capitale eſt en combuſtion; on n'entend plus parler que de fuyards, de proſcrits & de victimes; cette ville n'eſt plus qu'un échaffaud; on y va ou l'on y mène.

Les grands reſſorts de la machine ſe ſont rompus, & la montre eſt filée, avant que l'heure ait ſonné. Une tête chaude ſans principe, ſans talent, a gâté tout l'ouvrage. Le Prince de Lambeſc s'eſt preſſé & a tout perdu. Vous connoiſſez le plan de la révolution ; l'abbé de Vermont vous en avoit fait part. Rien n'étoit mieux concerté ; & Paris, ſans s'en douter, étoit bien près de ſa ruine. Déjà la Reine ſe complaiſoit dans les événements, & replaçoit auprès d'elle ces illuſtres favoris, que la néceſſité en avoit éloignés. On a ſoupçonné d'abord les premiers acteurs de la tragédie qui ſe préparoit ; on eſt tombé enſuite ſur des ſeconds rôles ; & ceux-ci ont été ſacrifiés aux premiers. (*) Il s'eſt commis ici des horreurs dont

(*) C'eſt un fait certain, & que tout le monde ne connoît peut-être pas encore, que M. de Launai, MM. Foulon & de Fleſſelles, ont été égorgés & mutilés avant d'être entendus, parce que leur pro-

les Tartares même ne ſeroient pas ſuſceptibles, & vous en trouverez le détail ci-joint; vous en frémirez, & vous jugerez par où l'on peut finir après un tel début.

Tous nos Princes & le corps de la cabale ſont partis, le Duc d'Orléans ſeul eſt reſté; & ſon conſeil qui eſt fin, & rempli pour lui de vues ambitieuſes, ne tend qu'à lui mettre la couronne ſur la tête. *Monſieur* paroît garder la neutralité dans tous ces troubles; en effet c'eſt un homme neutre; & chaque cabale le regardera toujours comme tel. L'Aſſemblée nationale frémit, & ne laiſſe pas cependant que de diſcuter toujours: on aura bien de la peine à porter la paix dans un royaume où les ſcènes du jour préſagent la plus

---

pre parti, craignant qu'ils ne dévoilaſſent tout, avoit prodigué l'or pour preſſer leur ſupplice. On a diſtribué plus d'un million les jours de ces expéditions; ainſi qu'on ſerve bien les Princes, en voilà la reconnoiſſance.

complette ſédition. C'eſt du ſang qu'on veut, qu'on demande, & c'eſt du ſang qu'il faudra.

Aujourd'hui qu'on eſt un peu moins troublé, on ſe relève de ſa chute, & l'on croit être encore poſſeſſeur du fond de la boîte à Pandore. Le Roi veut tout ce qu'on veut, & ſera ce qu'on le fera. La Cour eſt déſerte, comme vous vous l'imaginez bien; le miniſtère a changé & rechangé dans l'inſtant. Enfin, Monſeigneur, rien n'eſt ſtable ici; les promenades & les cours publics ne ſont remplis que de gens prêts à faire le métier de bourreaux; & les rues ne ſont pavées que des liſtes des proſcrits. Le ſiècle des *Catilina* & des *Céſars*, offroit moins d'horreurs. ô ma patrie! quel eſt donc le deſtin qui t'attend!.. Sauvons-nous dans la mêlée; cherchons à connoître le parti le plus fort pour nous y mettre, & attendons tout du bonheur & du temps.

CONCLUSION.

Nous eussions pu augmenter ce recueil de plusieurs autres Lettres intéressantes qui nous restent à publier ; mais nous les réservons pour venir à la preuve de quelques anecdotes, dont nous ornerons la vie de Mde. de Polignac, à laquelle nous travaillons. Cette vie sera écrite avec cette sincérité & cette bonne foi qui dénotent un historien instruit des faits qu'il raconte. La Duchesse qui ne sauroit nous méconnoître à la publicité de ces Lettres, sait mieux que personne, que sa vie nous est connue : nous la menerons de l'enfance à l'adolescence, & de la jeunesse à l'époque où elle est. Peut-être serons-nous alors obligés de nous nommer, parce que notre existence a tenu quelque temps à

celle des êtres dont nous détaillerons la conduite; nous irons plus loin; nous avouerons que nous méritons bien le sort auquel on nous a livrés : le malheur & la honte devroient toujours être le partage de ces hommes mercénaires, dont les grands se servent pour leurs plaisirs; cette justice en diminueroit peut-être le nombre. Nous vivons maintenant tranquilles au fond d'un royaume libre, où l'homme a le droit de penser & d'écrire; nous avions dans notre porte-feuille les copies ou les originaux des Lettres que nous publions; & nous avons cru donner un ouvrage intéressant au public, en les livrant à l'impression. Mde. de Polignac & M. l'abbé de Vermont surtout, n'auront jamais la hardiesse d'en récuser la vérité; car s'ils poussoient jusques-là l'impudence, nous serions assez fermes pour aller déposer leur signature dans le greffe qu'on indiqueroit.

Le Lecteur ſe plaindra peut-être que l'ouvrage ne répond pas au titre, & qu'il eſt étonnant que Mde. de la Motte ne ſoit preſque pour rien dans une production qu'on donne pour le Supplément à ſes Mémoires; que d'ailleurs le *dévoilement* de la Reine eſt très-foible, & qu'on en ſavoit d'avance bien plus qu'il n'y en a d'écrit. Ces reproches peuvent être fondés; mais nous n'avons pas forgé ces Lettres, pour y inſérer des anecdotes plus fortes, & pour y traiter ce qu'on auroit déſiré; nous en étions dépoſitaires, & nous les avons publiées, comme elles ont été écrites.

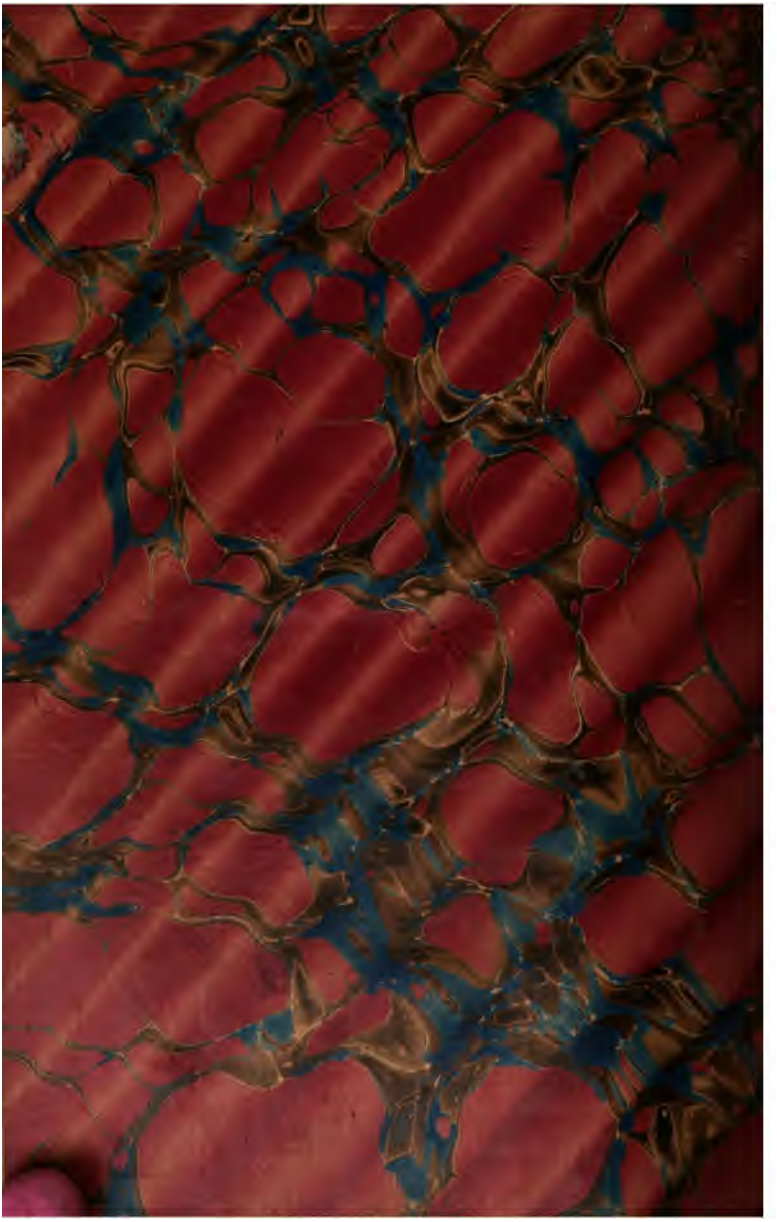
ERRATA.

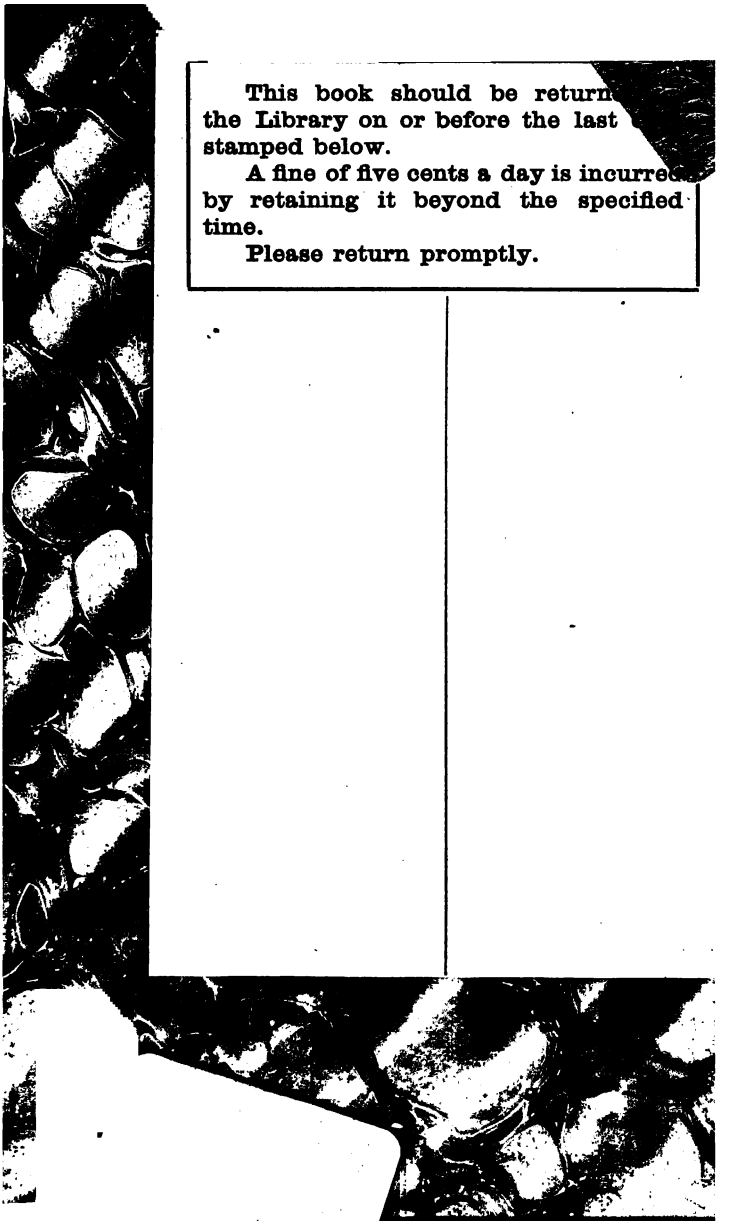
Pag. 12. lig. 12. honteuſes, *liſez* heureuſes.
Pag. 44. lig. 8. concluez, *liſez* concluerez.
Pag. 111. lig. 9. le françois, *liſez* les françois.

Correspondance de la Reine avec d'illustres personnages
S.l. 1790 pet in-12 dem chagr. rouge, dos orné tr.
jasp (Rel mod)

Portrait de la Duchesse de Polignac et figure ajoutés provenant d'un autre pamphlet de la même époque (second mutilé puisqu'il ne commence qu'au 6e ouvrage 146) il va rejoindre Maurepas ayant comme légende : "Sois satisfait

Correspondance apocryphe de Marie antoinette avec le Comte d'artois et la Polignac "trubade et maguerelle"





This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.